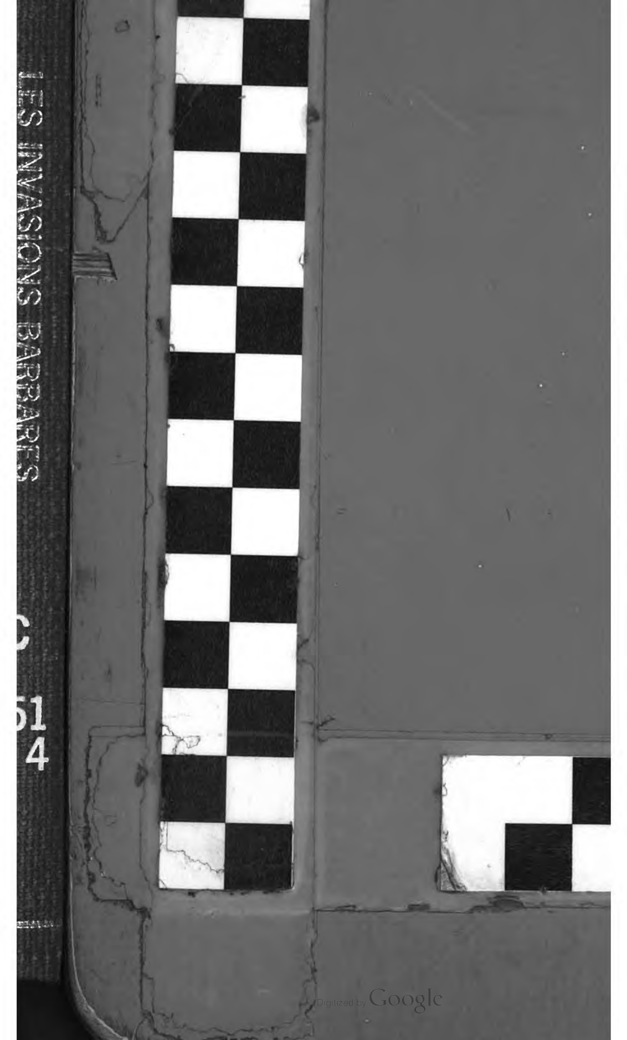
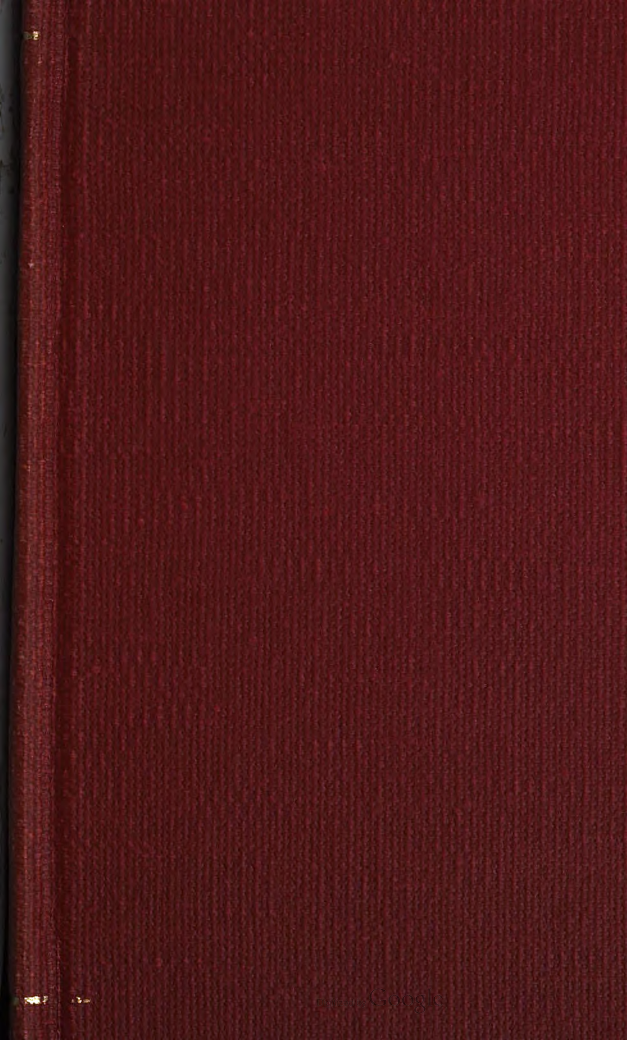



LES INVASIONS BARBARES




LES INVASIONS BARBARES
DC 3 Z5 V.






INTER·FOLIA·FRUCTUS
ANDREW DICKSON WHITE

LES

INVASIONS BARBARES

[L'histoire de France racontée par les contemporains.]

Coulommiers. — Typogr. Paul Brodard.

LES

INVASIONS BARBARES

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ET LES MONUMENTS ANCIENS

[publiée par Berthold Zeller.]



Ouvrage contenant 11 gravures.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879



LES

INVASIONS BARBARES

LES FRANCS ET LA GAULE DU IIIe AU Ve SIÈCLE

I

LA GAULE ET LES GAULOIS AU MILIEU DU IVe SIÈCLE (APRÈS J.-C).

§ 1. — LÉGENDES ANTIQUES SUR L'ORIGINE DES GAULOIS.

« Les anciens auteurs, privés de documents précis, ne nous ont transmis sur l'origine des Gaulois que des notions incomplètes. Mais, plus près de nous, Timagène, Grec par l'activité d'esprit et par le langage, a tiré de divers écrits bien des choses longtemps ignorées ; voici le résultat de ses recherches.

« Des contemporains affirment que les aborigènes de cette contrée portaient le nom de *Celtes*, du nom d'un roi chéri de ses sujets, et *Galates*, du nom de la mère de ce prince ; de là le nom de *Galles* (Gaulois) donné à ce peuple par les Grecs. D'autres rapportent qu'une colonie de Doriens était venue s'établir sur le littoral à la suite de l'antique Hercule. Selon les tra-

ditions druidiques, une partie seulement de la population de la Gaule est indigène; l'autre provient de l'émigration d'insulaires lointains et de peuplades transrhénanes chassées de leurs foyers par des guerres fréquentes ou par les empiétements d'un Océan fougueux. Quelques-uns disent encore qu'un petit nombre de Troyens échappés à la ruine de leur ville, afin d'éviter les Grecs répandus partout, vinrent occuper cette contrée, alors déserte. Mais les habitants assurent avant tout, et leurs monuments confirment leur témoignage, que Hercule, fils d'Amphitryon, après avoir rapidement anéanti les tyrans Géryon et Taurisque, dont l'un ravageait l'Espagne et l'autre la Gaule, eut de son commerce avec les femmes des premières familles de ce dernier pays, plusieurs enfants qui donnèrent leur nom aux diverses régions qu'ils gouvernèrent. Ils disent en outre qu'une colonie asiatique, quittant Phocée pour fuir la tyrannie d'Harpole, satrape de Cyrus, aborda en Italie, où une partie fonda la ville lucanienne de Velia, tandis que le reste allait bâtir Marseille, dans la Gaule viennoise. Dans la suite des temps, cette dernière ville établit elle-même de nombreuses colonies. »

§ 2. — LA CIVILISATION DRUIDIQUE.

« La civilisation pénétra peu à peu parmi les habitants de la Gaule; le goût des arts de l'intelligence se répandit sous l'inspiration des bardes, des eubages et des druides. Les bardes chantaient, en vers héroïques, au son de leurs lyres, les exploits des hommes

célèbres. Les eubages cherchaient dans la méditation l'explication de l'ordre et des merveilles de la nature. Parmi eux se distinguaient les druides, qui, selon la prescription de Pythagore, réunis en société, se livraient aux spéculations les plus profondes et, détachés des choses d'ici-bas, soutenaient la doctrine de l'immortalité de l'âme. »

§ 3. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

« La Gaule, à l'exception des cantons maritimes, est si bien séparée du monde par de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles, que l'on serait tenté d'attribuer à l'art l'ensemble de ses défenses naturelles. Baignée au midi par la mer Tyrrhénienne et le golfe Gallique, elle oppose au nord le Rhin comme barrière aux barbares; l'Océan et les Pyrénées l'enveloppent au couchant, et au levant elle a pour limites et pour rempart le massif imposant des Alpes Cottiennes. C'est là que le roi Cottis, après la conquête des Gaules, se tint renfermé dans des défilés qu'il regardait comme inaccessibles; mais, s'humanisant enfin et admis dans l'amitié de l'empereur Octavien (Auguste), il s'immortalisa en ouvrant aux voyageurs par d'immenses travaux des chemins courts et commodes à travers les vieilles Alpes.

« Dans la chaîne des Alpes Cottiennes, qui commencent à la ville de Suse, s'élève une crête dont aucun chemin n'ouvre l'accès; la pente en venant de Gaule paraît douce, tandis que de l'autre côté on trouve une pente rapide, des rochers suspendus et

des précipices dont la vue seule fait frémir. Au printemps, quand la température adoucie détermine la fonte des neiges, sur une chaussée ravinée, coupée de fondrières et bordée des deux côtés de noirs précipices, on voit chanceler et tomber les piétons, le bétail et les voitures. Le seul expédient qu'on ait trouvé pour atténuer le péril consiste à employer des hommes et des bœufs qui, au moyen de grosses cordes attachées par derrière aux voitures retenant les attelages, leur permettent d'avancer sans trop de danger jusqu'au pied de la côte. Voilà ce qui se passe au printemps.

« En hiver, le tableau diffère : le sol, durci et poli par la gelée, n'offre qu'un chemin glissant, qui force à marcher à pas précipités, et de larges fondrières, des ravins profonds auxquels une croûte de glace donne l'aspect de la plaine, engloutissent souvent ceux qui osent s'y risquer. Aussi ceux qui fréquentent et connaissent ces lieux fichent en terre des perches qui jalonnent la voie la plus sûre et dirigent les voyageurs dans leurs routes; mais si l'abondance des neiges cache ces pieux, ou s'ils disparaissent sous les avalanches, la traversée devient dangereuse, même avec le secours des paysans qu'on prend pour guides. Du sommet de ce versant italien jusqu'à un endroit nommé *Mars* se déroule un plateau qui peut avoir sept milles d'étendue; là s'élève un autre pic plus raide encore, plus difficile à gravir et dont le sommet porte le nom de *la Dame*, nom qui lui vient d'un accident arrivé à une femme de qualité. De ce point, la route suit une pente plus douce et devient plus com-

mode jusqu'au fort de Virgance (Briançon). Le tombeau du petit souverain qui construisit, comme nous avons dit, ces chemins, se voit près des murs de Suse. On vénère sa mémoire pour deux motifs : il gouverna avec équité ; par son alliance avec les Romains, il fit jouir son peuple d'une paix constante.

« Quoique la route dont nous venons de parler soit la plus directe, la plus fréquentée et la plus renommée, on en a construit cependant d'autres dans des temps fort antérieurs. La plus ancienne est celle que fit l'Hercule thébain, lorsqu'il marcha, comme il a été dit, contre Géryon et Taurisque ; elle longe les Alpes Maritimes, que le héros appela Alpes Grecques. La citadelle et le port de Monaco, fondés par lui, sont aussi des monuments éternels de son passage dans ces contrées. Plusieurs siècles après, une autre partie des Alpes, plus au nord, prit le nom d'Alpes Pœnines à l'occasion du passage des Carthaginois sous Annibal.

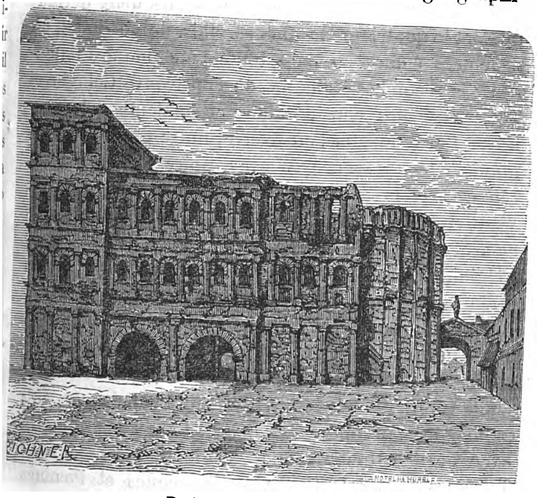
« Le Rhône, abondant dès sa source, sort des Alpes Pœnines ; vierge encore de tout tribut, il remplit son lit de son propre volume, descend avec impétuosité dans la plaine ; il se jette ensuite dans un lac nommé Léman, qu'il traverse sans se mêler à ses ondes ; mais, cherchant de l'autre côté une issue, il coule au-dessus d'une masse d'eau presque inerte et s'ouvre violemment un passage. De là, sans causer le moindre dommage, il parcourt la Savoie et le pays des Séquanais, poursuit son cours, arrosant à gauche la Viennoise et à droite la Lyonnaise, puis, formant brusquement un coude, il associe ses eaux à celles de

l'Arar, rivière originaire de la première Germanie, où elle porte le nom de Saône. C'est là que commence la Gaule, et à partir de ce point les distances se mesurent non plus par milles, mais par lieues. Là aussi, le Rhône, enrichi du tribut d'autres rivières, porte les plus gros navires, ceux mêmes qui ne naviguent ordinairement qu'à voiles. Enfin, après avoir parcouru les lieux que la nature lui a marqués, il verse ses ondes écumantes dans la mer des Gaules par une vaste embouchure, appelée *les Échelles* (les Graus), à peu près à dix-huit milles d'Arles. Mais c'est assez de détails géographiques; arrivons à la conformation physique et aux mœurs des Gaulois. »

§ 4. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

« A une époque reculée, alors que, plongés dans les ténèbres de la barbarie, les Gaulois étaient inconnus, ce pays était occupé par trois races distinctes : les Celtes ou Gaulois, les Aquitains et les Belges, tous différents par leurs mœurs, leurs langages et leurs lois. Entre les Celtes ou Gaulois et les Aquitains coule la Garonne, fleuve qui descend des Pyrénées, baigne plusieurs villes et se jette dans l'Océan. Les Gaulois sont encore séparés des Belges par la Seine et par la Marne, rivières également importantes. Elles traversent la Gaule lyonnaise, se joignent après avoir environné comme une île la forteresse des Parisiens, appelée Lutèce, puis, roulant leurs eaux dans un même lit, vont se perdre dans la mer près du fort de Constance.

« De ces trois nations, les Belges passaient pour les plus vaillants aux yeux des anciens, parce que, d'une part, ne connaissant pas les raffinements de la civilisation, ils n'éprouvaient pas l'action dissolvante des plaisirs efféminés; de l'autre, leur situation géographi-

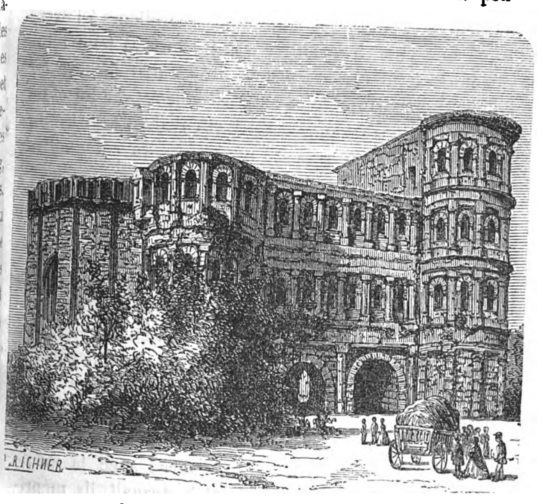


Porte romaine à Trèves.

que les tenait en collision permanente avec les Germains d'outre-Rhin. Les Aquitains, au contraire, chez lesquels le voisinage et l'accès facile de leurs côtes firent affluer les marchandises étrangères, s'amollirent rapidement et ne présentèrent qu'une faible résistance à la conquête romaine.

« Quand la Gaule, épuisée par la lutte, eut fait sa soumission au dictateur Jules César, elle fut divisée en quatre gouvernements : celui de la Narbonaise, qui comprenait la Viennoise et la Lyonnaise; celui de l'Aquitaine, qui avait sous lui tous les peuples du nom d'Aquitains; le troisième embrassait les deux Germanies, et le quatrième les Belges. Mais, de nos jours, les provinces comprises dans toute l'étendue des Gaules sont: la seconde Germanie, où l'on trouve Cologne et Tongres, villes considérables et opulentes; la première Germanie, où l'on trouve, outre plusieurs villes municipales, Mayence, Worms, Spire et Strasbourg, célèbre par la défaite qu'y essuyèrent les barbares. Vient ensuite la première Belgique, où l'on voit Metz et Trèves, illustres résidences des princes; la seconde Belgique, limitrophe de la première, et dont les villes importantes sont : Amiens, Châlons-sur-Marne et Reims. La province des Séquanais compte Besançon et Rauraque (Bâle), qui le cèdent à peu d'autres villes. Lyon, Chalon-sur-Saône, Sens, Bourges et enfin Autun, dont les murailles sont si anciennes, embellissent la première Lyonnaise. La seconde montre avec orgueil Rouen, Tours, Mediolanum (Évreux) et Tricasses (Troyes). Les Alpes Grecques et Pœnines ont, outre des villes moins connues, Avenche (en Suisse), déserte à la vérité, mais qui doit avoir eu autrefois de la réputation, si l'on en juge par les ruines de ses édifices. Ces provinces et ces villes sont la fleur de la Gaule. Dans l'Aquitaine, limitée par les Pyrénées et par la mer qui baigne l'Espagne, la première province d'Aquitaine renferme de grandes

et belles cités, parmi lesquelles il faut mentionner de préférence : Bordeaux, Clermont, Saintes et Poitiers. Auch et Bazas sont l'honneur de la Novempopulanie (Gascogne). Euse, Narbonne et Toulouse sont les premières villes de la Narbonaise. La Viennoise a plu-



Porte romaine à Trèves (2e aspect).

sieurs belles cités, telles que Vienne, Arles, Valence, auxquelles il convient d'ajouter Marseille, dont l'alliance, suivant l'histoire, a souvent été utile aux Romains dans des circonstances critiques. Dans le voisinage de Marseille, on trouve Aix, Nice, Antipolis (Antibes) et les îles d'Hyères. »

§ 5. — GAULOIS ET GAULOISES AU IVe SIÈCLE.

« Les Gaulois sont en général de haute stature ; ils ont le teint blanc, les cheveux blonds, le regard dur et farouche. Ils sont arrogants et querelleurs à l'excès. Dans une rixe, le premier d'entre eux va tenir tête à plusieurs étrangers à la fois, sans autre secours que celui de sa femme, qui l'emporte encore sur lui et par sa vigueur et par son regard effroyable. Elle est redoutable surtout lorsque, les veines du col gonflées par la colère, elle balance ses robustes bras d'une blancheur éclatante et lance, des pieds et des poings, des coups aussi vigoureux que s'ils partaient d'une catapulte. Dans le calme comme dans la colère, les Gaulois ont presque toujours dans la voix des tons menaçants et terribles. Ils sont généralement propres ; dans ces contrées, principalement en Armorique, vous ne trouverez pas, comme partout ailleurs, un homme ou une femme, quelque pauvres qu'ils soient, qui aient des vêtements sales ou déchirés.

« A tout âge, les Gaulois sont soldats. Les vieillards et les jeunes gens vont à la guerre avec la même ardeur. Endurcis par le froid et le travail, ils méprisent tous les dangers. Aucun d'eux ne s'est jamais coupé le pouce, comme en Italie, pour se soustraire au service militaire ; aussi appellent-ils plaisamment ces gens-là des *murci* (poltrons). Ils aiment passionnément le vin, et fabriquent, pour l'imiter, diverses boissons fermentées. L'ivresse, cette fureur volontaire, comme l'a définie Caton, y est l'état habituel

chez bon nombre d'individus du bas peuple, qu'on voit errer çà et là dans un abrutissement complet. C'est ce qui justifie le mot de Cicéron défendant Fonteius : *Les Gaulois en boiront leur vin plus trempé*, eux qui auraient cru s'empoisonner en y mêlant de l'eau[1]. »

1. Ammien Marcellin, liv. XV, ch. IX à XII. Né probablement à Antioche, de parents nobles, Ammien servit très jeune, sous le règne de Constance, dans une cohorte de cavalerie sous un général distingué, M. Licinius. Il fit ensuite partie des gardes du corps de Constance, et suivit Ursicin en Gaule, lorsque ce dernier alla réprimer l'insurrection de Sylvanus. Il combattit ensuite en Orient contre les Perses, aux côtés de l'empereur Julien, dont il fait un héros accompli. Il termina son existence à Rome sous le règne de l'empereur Valens et entreprit d'écrire l'histoire de Rome depuis le règne de Nerva jusqu'à la mort de Valens. Ce qui nous est resté de ce grand travail, qui comprenait trente et un livres, ne contient que les événements de vingt-cinq années, de 353 à 378 ; treize livres ont péri. Ammien est un esprit judicieux ; ses informations sont presque toujours sûres et détaillées. Il est le dernier des grands historiens de Rome.

II

LA GAULE DEPUIS L'APPARITION DES PREMIÈRES TRIBUS FRANQUES JUSQU'A LA MORT DE CONSTANTIN.

(220-337 apr. J.-C.)

---

§ 1. — LES PREMIÈRES INVASIONS GERMAINES. — MORT D'ALEXANDRE SÉVÈRE.

Les invasions des barbares qui doivent détruire l'empire romain commencent dès le milieu du troisième siècle après Jésus-Christ; ce fut alors que les Francs et les Alamans commencèrent à apparaître sur les frontières du Rhin et du Danube supérieur. L'empire romain doit désormais compter avec eux. A cette époque, le nom de Francs ne désigne pas un peuple, mais une confédération de tribus germaniques, telles que les Cattes, les Chérusques, les Chamaves, les Sicambres, etc., qui habitaient entre le Rhin, le Weser, l'Elbe et le Mein. Ce sont ces peuples barbares qui inquiètent dès lors la Gaule et contre lesquels ont à lutter les empereurs, qu'ils appartiennent à la Gaule ou à des régions plus éloignées. C'est dans une expédition entreprise contre eux

que devait périr Alexandre Sévère (222-235), successeur du fou Héliogabale.

« Alexandre Sévère, adoré du peuple et du sénat, dut partir pour faire la guerre aux Germains. C'était pour la république et pour lui un grave sujet d'affliction que de savoir la Gaule en proie aux ravages de cette nation qui avait toujours été soumise même aux plus faibles empereurs. Alexandre marcha donc à grandes journées, à la tête d'une armée pleine d'ardeur. Mais il trouva en Gaule des légions séditieuses. Il ordonna de les casser. Les Gaulois, dont le caractère difficile et récalcitrant se pliait difficilement au joug des empereurs, ne supportèrent point son excessive sévérité. Comme il se trouvait, avec une suite peu nombreuse, en Bretagne, ou, suivant d'autres, dans un village de la Gaule nommé Sicile, et qu'il dormait dans une tente ouverte, après son repas, un des Germains de sa garde parut près de lui. L'empereur, l'ayant aperçu, lui dit : « Qu'y a-t-il, camarade? Nous apportes-tu des nouvelles de l'ennemi? » Le Germain, frappé d'épouvante et désespérant d'échapper au châtiment, après être entré si brusquement chez l'empereur, court vers ses compagnons et les exhorte à se défaire d'un empereur si sévère. Ceux-là se jettent aussitôt sur leurs armes et vont percer de coups l'empereur. Alexandre avait préparé une formidable armée contre les Germains. Une druidesse lui avait présagé son triste sort, en s'écriant sur son passage : « Va, mais n'espère pas « la victoire et ne te fie pas à tes soldats [1]. »

1. Lampride, *Alexandre Sévère*, 60 (*Hist. Auguste*).

§ 2. — DÉFAITES ET INCURSIONS DES FRANCS.

La mort d'Alexandre Sévère facilite les tentatives d'invasion. A la tête d'une légion, celui qui devait être l'empereur Aurélien repoussa à Mayence les premières incursions des Francs.

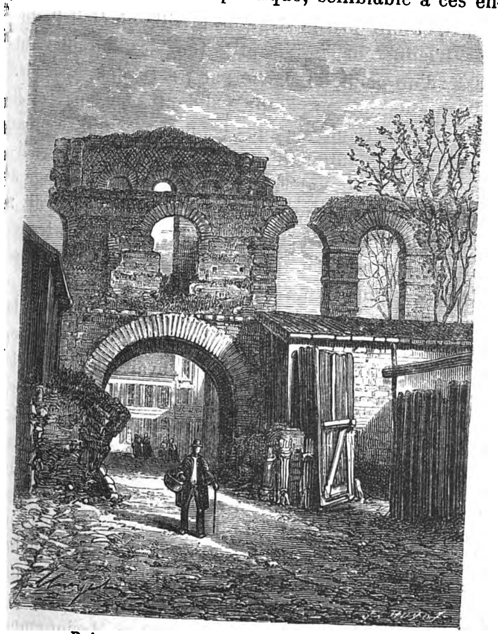
« Près de Mayence, dit Vopiscus, Aurélien, alors tribun de la sixième légion gauloise, battit complètement les Francs, qui avaient envahi l'empire et ravageaient toute la Gaule. Il en tua sept cents et fit vendre à l'enchère trois cents de leurs prisonniers. Cet exploit fut aussi l'occasion d'une chanson militaire : « Nous avons tué, en une seule fois, mille « Francs et mille Sarmates. Nous cherchons mille, « mille, mille, mille Perses [1]. » (Vers 240.)

§ 3. — POSTUMUS, LOLLIANUS ET TETRICUS.

Les Francs profitent de l'anarchie générale de l'époque des Trente tyrans [2], des révoltes des légions et des changements d'empereurs, pour se venger. On sait par quelques indications des historiens anciens qu'ils traversèrent le Rhin, dévastèrent la Gaule, franchirent les Pyrénées et les Alpes. Ils traversèrent même les Colonnes d'Hercule, passèrent en Mauritanie et ravagèrent la côte d'Afrique. La Gaule se soulève au milieu de ces désordres et cherche encore une fois l'indépendance et la sécurité sous des souverains particuliers.

1. Flavius Vopiscus, écrivain de l'*Histoire Auguste*.
2. Sous le règne de Gallien, fils de Valérien, trente de ses généraux prennent la pourpre dans les différentes parties de l'empire.

« Pendant que l'empereur Gallien vivait dans la luxure et dans la débauche et se faisait un jeu du gouvernement de la république, semblable à ces en-



Ruines appelées palais Gallien, à Bordeaux.

ants qui jouent aux dignités, les Gaulois, qui sont na-
urellement légers et peu attachés à la cité romaine,
ppelèrent Postumus à l'empire (258). Les soldats

qui connaissaient et ne supportaient qu'en murmurant les dérèglements de l'empereur, approuvèrent ce choix. Gallien marcha contre lui à la tête d'une armée, et entreprit le siège de la ville où était Postumus. L'empereur, en faisant le tour des murailles, fut blessé d'un coup de flèche par les Gaulois assiégés.

Postumus fut empereur pendant sept ans, et il affranchit la Gaule de tous les barbares qui se pressaient en flots autour d'elle [1]. Il périt dans une sédition. L'empereur Valérien rend un juste hommage à son mérite dans une lettre aux Gaulois, où il dit : « Nous reconnaissons comme chef de la frontière trans-« rhénane et nous nommons président des Gaules Pos-« tumus, le plus digne des Gaulois par son austérité. »

« Lollianus, après lui, remit dans leur ancien état la plupart des cités gauloises, et plusieurs camps que, pendant sept années, Postumus avait élevés sur le sol des barbares et qui, après la mort de ce dernier, avaient été brûlés et détruits par une invasion subite des Germains. Ensuite il fut tué par ses soldats, parce qu'il leur imposait trop de fatigues (267). Ainsi, pendant que Gallien perdait la république en Gaule, Postumus d'abord, ensuite Lollianus, après lui Victorin et enfin Tetricus furent les soutiens du nom romain.

« Après la mort de Lollianus, Victorinus, ainsi appelé du nom de sa mère, Victorine ou Victoire, que l'on nommait aussi la mère des soldats, devint empereur et fut tué dans un complot formé à Cologne, par un greffier dont il avait déshonoré la femme.

1. Il battit les Germains, qu'il refoula au delà du Rhin, et joignit à ses provinces une partie de l'Espagne.

On avait donné le titre de César à son fils Victorin. Mais cet enfant fut lui-même massacré, aussitôt qu'on eut tué son père (268) [1].

« Victoire excita alors Tetricus, sénateur du peuple romain, qui était gouverneur de la Gaule et son parent, dit-on, à prendre l'empire ; elle lui fit donner le titre d'Auguste et à son fils celui de César. Tetricus, après de longs exploits et plusieurs années de règne, fut vaincu par l'empereur Aurélien, ou plutôt, ne pouvant plus supporter l'insolence et l'audace de ses soldats, il se livra lui-même à l'empereur. Après l'avoir mené à Rome derrière son char de triomphe, celui-ci nomma cependant ce vieillard gouverneur de la moitié de l'Italie et se plaisait parfois à l'appeler collègue et empereur [2]. »

§ 4. — L'EMPEREUR PROBUS ET LES FRANCS.

Après Aurélien, Probus réussit à chasser de la Gaule les Francs, les Alamans et autres barbares qui la ravageaient (277).

« Il se rendit avec de grandes forces dans les Gaules, agitées par des troubles civils depuis la mort de Postumus, et occupées par les Germains depuis celle d'Aurélien. Il y remporta des avantages considérables, reprit aux barbares soixante villes des plus renommées, avec tout le butin qu'ils y avaient entassé, et dont la possession, ajoutée à leurs richesses, les enor-

1. La même année, Gallien fut tué devant Milan pendant qu'il assiégeait l'usurpateur Auréolus, qui s'y était enfermé.
2. Trebellius Pollion, *Histoire Auguste*, passim.

gueillissait beaucoup. Ils parcouraient impunément les côtes et même toutes les Gaules ; Probus, après leur avoir tué quatre cent mille hommes qui occupaient le territoire romain, chassa le reste au delà du Neckar et de l'Elbe, et recouvra tout le butin qu'ils avaient fait sur les Romains ; il bâtit ensuite des villes et des forts sur le territoire des barbares, et il y mit des garnisons.

« Il assigna des champs, des greniers, des maisons et des vivres à tous ceux qu'il établit au delà du Rhin pour veiller sur le pays. On ne cessait pas de combattre, et on lui apportait tous les jours des têtes de ces barbares, pour chacune desquelles on recevait une pièce d'or. A la fin, neuf petits rois de diverses peuplades vinrent se jeter à ses pieds. Il exigea d'eux d'abord des otages, qu'ils donnèrent aussitôt, puis du blé, et enfin des brebis et des vaches. On prétend qu'il leur interdit, sous des peines sévères, l'usage des armes, les Romains devant les protéger si quelque ennemi les attaquait. Mais on vit que cette mesure ne pouvait être maintenue qu'à la condition de reculer les limites de l'empire et de faire une province romaine de toute la Germanie. Toutefois on punit rigoureusement, avec l'approbation même de ces rois, ceux qui n'avaient pas fidèlement rendu le butin dont ils s'étaient emparés. Probus reçut en outre seize mille recrues qu'il distribua dans les diverses provinces, en sorte qu'il en incorpora cinquante ou soixante dans chaque compagnie ou parmi les troupes qui gardaient les frontières, disant que lorsque les Romains avaient des barbares pour auxiliaires, on ne devait pas les voir, mais les sentir.

« Après avoir ainsi pacifié la Gaule, il écrivit dans « ces termes au sénat : « Je remercie, pères conscrits, « les dieux immortels de m'avoir aidé à mériter « votre estime. La Germanie entière, quelle qu'en soit « l'étendue, est soumise; neuf rois de ces nations sont « venus se jeter en suppliants à mes pieds, ou, pour « mieux dire, aux vôtres; tous ces barbares labourent « et sèment déjà pour vous, combattent pour vous « contre les peuples de l'intérieur. Décrétez donc, sui- « vant l'usage, des actions de grâces aux dieux. Qua- « rante mille ennemis ont été taillés en pièces; on « nous a offert seize mille hommes armés; soixante- « dix mille des plus considérables ont été arrachés au « joug de l'ennemi; toutes les Gaules sont délivrées. « J'ai réservé, pères conscrits, en votre honneur les « couronnes d'or que m'ont décernées toutes les cités « de la Gaule. Consacrez-les au grand Jupiter, aux « autres dieux et aux déesses. Tout le butin a été res- « saisi; nous en avons même pris plus qu'on n'en avait « fait auparavant sur nous. Les bœufs des barbares « labourent les champs de la Gaule, et ceux des Ger- « mains présentent un front captif au joug de nos culti- « vateurs. Les troupeaux de ces diverses nations pais- « sent maintenant pour notre subsistance ; leurs haras « donnent des chevaux à notre cavalerie ; nos greniers « regorgent du blé des barbares. Que vous dirais-je « de plus? Nous ne leur avons laissé que le sol; tout le « reste, nous le possédons. Nous avions d'abord voulu, « pères conscrits, donner un nouveau gouverneur à la « Germanie ; mais nous avons ajourné jusqu'à ce qu'on « la réclame, cette mesure, qui sera pourtant néces-

« saire, lorsque, avec l'aide de la divine Providence, nos « ressources et nos armées seront plus considérables. »

« Dans la suite, ayant appris ensuite que deux usurpateurs, Proculus et Bonose, s'étaient saisis de l'empire à Cologne dans la Gaule, et qu'ils cherchaient à s'emparer des Bretagnes, des Espagnes et des provinces de la Gaule narbonaise, il les vainquit avec l'aide des barbares. Les Germains, en effet, quand Probus réclama leur secours, aimèrent mieux faire cause commune avec Probus qu'avec Bonose et Proculus. Probus permit ensuite à tous les Gaulois, ainsi qu'aux Espagnols et aux Bretons, d'avoir des vignes et de faire du vin[1]. »

Le même empereur établit une colonie de Francs au nord du Pont-Euxin pour défendre le Bosphore cimmérien contre les Alains; mais ces Francs, ayant réussi à s'emparer de quelques barques, franchirent le Pont-Euxin, les détroits, la mer Égée et la Méditerranée, ravagèrent les côtes de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique et revinrent débarquer dans leur patrie aux embouchures du Rhin. Constance Chlore ne put empêcher la confédération des Francs et des Alamans de franchir de nouveau le Rhin, de détruire un grand nombre de villes de la Gaule septentrionale et d'emmener les habitants en captivité. Constantin arrêta les ravages des barbares, les vainquit dans plusieurs rencontres, et fit déchirer les chefs des Francs par les bêtes féroces dans les arènes de Lyon. La lutte est désormais engagée à fond entre l'empire et les barbares[2].

1. Extrait de Vopiscus.

2. Voyez, pour Constantin en Gaule, le volume précédent de notre collection : *La Gaule chrétienne.*

III

L'EMPEREUR CONSTANCE ET LA RÉVOLTE DE SYLVANUS.

(337-361 apr. J.-C.)

---

§ 1. — CONSTANCE EN GAULE. ÉTAT DÉPLORABLE DE L'ADMINISTRATION DANS CETTE CONTRÉE.

« L'empereur Constance, fils de Constantin, après les compétitions sanglantes à travers lesquelles il réussit à rester seul maître de l'empire romain [1], fixa sa résidence d'hiver à Arles, où il célébra pompeusement, par des représentations théâtrales et des jeux du cirque, la trentième année de son règne, accomplie le 6 des ides d'octobre (10 octobre 353).

« L'incurie prolongée du gouvernement de la Gaule laissait ce pays complètement ouvert aux incursions des barbares, qui marquaient leur passage par les massacres, le pillage et l'incendie. Sylvanus, général

1. Constance, deuxième fils de Constantin, à la mort de son père, partagea l'empire avec ses frères, Constantin II et Constant, et eut en partage l'Orient et la Grèce. Ses frères ayant péri en Occident, il resta seul maître de l'empire, après avoir attaqué et battu les usurpateurs Magnence et Vétranion.

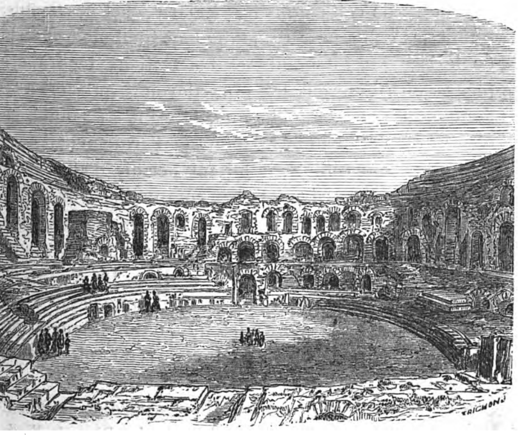
d'infanterie, jugé capable d'arrêter ces désastres, se transporta dans ces contrées par ordre du prince. Arbétion, qui supportait difficilement la rivalité d'un mérite supérieur au sien, travailla de toutes ses forces à lui faire confier cette mission périlleuse. »

§ 2. — PERFIDIES CONTRE SYLVANUS.

« Un certain Dynamius, comptable des équipages de l'empereur, sollicita de Sylvanus des lettres de recommandation à ses amis, pour qu'il fût reçu par eux comme un de ses intimes. Le général, dans sa simplicité, ne soupçonnant aucun mauvais dessein, les lui donna, et le perfide les garda, dans l'intention d'en faire un usage criminel au moment opportun. En effet, pendant que Sylvanus, ne songeant qu'au service de l'État, parcourt les Gaules, chasse devant lui les barbares, qui déjà se défiaient d'eux-mêmes et tremblaient, ce même Dynamius, donnant libre carrière à son esprit d'astuce et d'intrigue, élaborait l'imposture la plus criante. Il eut pour fauteurs et complices de cette machination, si l'on en croit des bruits incertains, Lampadius, préfet du prétoire, Eusèbe, ex-intendant du domaine privé et qu'on avait surnommé *Mattiocope*, et Édèse, ci-devant secrétaire du prince. Ces deux derniers, amis intimes de Lampadius, avaient été invités lorsque celui-ci prit possession du consulat.

« Conservant intacte la signature, Dynamius effaça avec un pinceau tout ce qui était dans les lettres et y substitua une rédaction bien différente. Ainsi il fai-

sait dire en termes couverts à Sylvanus, écrivant tant à ceux de ses amis qui étaient à la cour qu'à ceux qui menaient une vie privée (tels que Tuscus Albinus et plusieurs autres), que, sur le point de s'élever au trône, il les priait de le seconder dans ce hardi projet. Ce tissu d'impostures avait pour but de perdre



Arènes d'Arles.

un innocent; Dynamius en confia le dépôt à Lampadius, pour qu'il le fît passer sous les yeux de l'empereur. Devenu le principal acteur de ce drame odieux, et certain de perdre le plus zélé défenseur du trône, Lampadius saisit le moment de s'introduire seul dans le cabinet de Constance; lecture des fausses

lettres est faite en plein conseil ; les tribuns sont arrêtés sur-le-champ, et l'on fait venir des provinces les particuliers dont il était fait mention dans les lettres. »

§ 3. — SYLVANUS RAPPELÉ DE SON COMMANDEMENT EN GAULE.

« Outré de cette injustice, Malaric, chef des Gentils, réunit ses collègues, dit hautement qu'il était indigné de laisser les intrigants et les factieux tendre des pièges aux hommes les plus dévoués au service de l'empereur, et demanda que, laissant sa famille en otage, et Mellobaude, tribun de l'armement, pour garant de son retour, il lui fût permis d'aller chercher Sylvanus, qu'il regardait comme incapable d'entreprendre ce que l'acharnement d'ennemis insidieux lui imputait ; il offrit encore comme alternative que Mellobaude, dont il se portait caution, fût chargé de la mission à sa place, ajoutant qu'il connaissait assez Sylvanus pour être convaincu que, naturellement ombrageux, il bouleverserait tout, si on lui députait tout autre qu'un compatriote.

« La sagesse et la fermeté de ces paroles ne furent point écoutées, et Malaric parla en vain. D'après l'avis d'Arbétion, Apodème, de tout temps l'ennemi des gens de bien, fut chargé de porter à Sylvanus une lettre de rappel. Arrivé en Gaule, Apodème, mettant ses instructions de côté, sans voir Sylvanus et sans lui remettre la lettre de rappel, mande l'agent du fisc et prend, avec l'insolence d'un ennemi, les mesures les plus vexatoires vis-à-vis des clients et des

domestiques de Sylvanus, ni plus ni moins que si cet officier eût été déjà proscrit et condamné à mort. »

§ 4. — DÉCOUVERTE DE L'IMPOSTURE DES ENNEMIS DE SYLVANUS.

« Cependant, tandis que Sylvanus est attendu et qu'Apodème jette le désordre partout, Dynamius, afin de donner plus de couleur à sa scélérate machination, adresse, au nom de Sylvanus et de Malaric, au tribun de la manufacture de Crémone, des lettres analogues à celles qu'il avait fait remettre par le préfet à l'empereur. Dans ces lettres, il exhorte cet homme, comme étant au courant du prétendu complot, à tout préparer promptement. A la lecture de ces lettres, le tribun, incertain et ne sachant ce qu'elles signifiaient (car il ne se souvenait pas d'avoir jamais parlé d'affaires secrètes avec ceux qui lui écrivaient), les envoie par le même porteur, accompagné d'un soldat, à Malaric, qu'il prie de lui faire connaître d'une manière moins ambiguë ce qu'il désire ; il proteste que, étant un homme simple et sans artifice, il lui a été impossible de percer l'obscurité de ces lettres. Malaric, alors triste et abattu, déplorait amèrement son sort et celui de son compatriote Sylvanus ; à la réception de ces lettres, il comprend tout, rassemble aussitôt les Francs, qui dans ce temps étaient en grand nombre et très considérés au palais, et dans le langage le plus animé leur fait part de sa découverte. Grande rumeur : un complot était découvert, des embûches étaient dévoilées ; c'était contre eux qu'elles étaient

dressées. L'empereur, instruit de ce qui se passe, charge des officiers et des membres de son conseil de faire une révision complète de l'affaire. Déjà les juges paraissaient fatigués de ces recherches, quand Florentius, fils de Negrenionus, qui faisait alors les fonctions de maître des offices [1], examinant plus attentivement l'écriture des pièces, y découvrit quelques traits des caractères primitifs, et bientôt il fut clairement prouvé que les interpolations d'un faussaire avaient totalement travesti la pensée de Sylvanus.

« L'imposture était flagrante. L'empereur, sur le rapport fidèle de la procédure, cassa le préfet et ordonna sa mise en jugement. Mais les efforts réunis des amis de Lampadius le sauvèrent. Eusèbe, l'ex-intendant du domaine, avoua sur le chevalet qu'il avait eu connaissance de cette machination. Édèse se tira d'affaire en soutenant avec obstination qu'il n'avait rien su. Cet épisode se termina par l'acquittement de tous ceux que la découverte du crime avait fait citer. Quant à Dynamius, comme s'il se fût illustré par de remarquables talents, il fut envoyé, en qualité de correcteur, gouverner la Toscane. »

§ 5. — SYLVANUS SE PROCLAME LUI-MÊME EMPEREUR POUR ÉVITER LA TRAHISON.

« Cependant Sylvanus, qui était à Agrippine (Cologne), recevait de ses amis des avis fréquents sur les menées d'Apodème pour le perdre. Connaissant à fond l'inconstance et la pusillanimité de l'empereur, crai-

1. Fonctions correspondantes à celles d'un ministre de l'intérieur.

gnant en outre qu'on ne profitât de son absence pour le traiter en coupable et le condamner, il songeait dans cette perplexité extrême à demander asile aux barbares. Mais Laniogaise, alors tribun, détourna Sylvanus de ce projet ; il lui représenta que, de la part des Francs, parmi lesquels il était né, il ne pouvait attendre que la mort ou la trahison. Ne voyant de salut nulle part, il dut prendre une résolution extrême : il eut des pourparlers avec les chefs des principales troupes, les gagna par des promesses, et, s'affublant de lambeaux de pourpre momentanément enlevés aux enseignes et aux dragons, s'éleva lui-même à la dignité impériale. »

§ 6. — CONSEIL IMPÉRIAL TENU A MILAN. — URSICIN DÉSIGNÉ POUR ALLER EN GAULE.

« Pendant que ceci se passait en Gaule, on apprit un soir à Milan la nouvelle étrange que le chef ambitieux de l'infanterie avait engagé l'armée à le proclamer empereur. Cet événement inopiné frappa Constance comme d'un coup de foudre. Le conseil fut aussitôt convoqué, et les principaux dignitaires se rendirent au palais vers la seconde veille. Mais nul n'étant en état d'ouvrir un avis ou de dire ce qu'il convenait de faire, on parla tout bas d'Ursicin, comme d'un général habile et d'un homme qui ne conserverait aucun ressentiment d'un outrage qu'on lui avait fait. Ursicin fut donc appelé au conseil et introduit par le maître des cérémonies (marque insigne d'honneur) ; lorsqu'il entra, on lui donna la pourpre à baiser de l'air le plus gracieux qu'on eût encore pris

avec lui. Dioclétien fut le premier qui introduisit cette coutume d'adoration barbare, car nous lisons qu'autrefois on abordait les princes comme on salue aujourd'hui les magistrats.

« Ce même Ursicin, que naguère une malveillance acharnée accusait de vouloir absorber l'Orient à son profit et placer ses fils sur le trône, devenait en ce moment un chef prudent, l'ancien compagnon d'armes du grand Constantin, le seul capable d'étouffer la révolte. Cet éloge était aussi mérité qu'insidieux, car, tout en désirant abattre Sylvanus comme un rebelle très dangereux, on ne pensait pas à moins, si l'on échouait, qu'à se délivrer de tout sujet de crainte en perdant Ursicin lui-même, dont on supposait toujours l'âme ulcérée. Aussi, pendant qu'on hâtait les préparatifs de départ, Ursicin voulut se justifier des crimes qu'on lui avait imputés; mais l'empereur l'arrêta par un discours plein de douceur, en disant qu'il ne s'agissait plus de la discussion du passé, et qu'on devait s'entendre contre le danger présent. Après de longues délibérations sur les moyens de faire croire à Sylvanus que l'empereur ignorait tout, on s'arrêta à celui-ci : lui notifier, dans les termes les plus honorables, un rappel qui lui conservait son titre et ses dignités et lui donnait Ursicin pour successeur. »

§ 7. — VOYAGE D'URSICIN; SON ADHÉSION SIMULÉE A L'EMPEREUR SYLVANUS.

« Ce plan arrêté, Ursicin, les tribuns et dix officiers des gardes, que le général avait demandés pour l'aider dans sa mission, reçurent ordre de partir. Je me

trouvai de ce nombre avec mon collègue Verimianus; les autres étaient ou des parents ou des amis. Après notre départ, chacun de nous put méditer pendant ce long voyage sur les dangers que nous courions; nous nous regardions comme mis aux prises avec des bêtes farouches, et, tout en songeant que le mal présent fait souvent place au bien, nous admirions cette belle pensée de Cicéron puisée dans les sources mêmes du vrai : « Une série non interrompue de bonheur et « de succès est désirable sans doute, mais cette unifor- « mité de la vie fait éprouver à l'âme des sensations « moins vives que le passage d'une situation désespérée « à une condition meilleure. »

« Nous avancions à grandes journées, Ursicin désirant vivement atteindre la frontière suspecte avant que le bruit de la révolte se fût répandu en Italie. Mais, malgré la rapidité de notre voyage, la renommée, fendant les airs, nous avait devancés. A notre arrivée à Cologne, nous trouvâmes tout dans un état qui défiait nos efforts. Partout une adhésion empressée de la multitude au nouvel ordre de choses, partout des réunions considérables de troupes. Dans cette situation, Ursicin n'avait qu'un parti à prendre, quelque pénible qu'il fût : simuler l'adhésion à ce pouvoir éphémère en faisant violence à ses sentiments, et conduire habilement la déception en flattant la vanité de Sylvanus et en endormant sa vigilance dans une complète sécurité. Ce rôle n'était pas sans danger, car il fallait épier l'occasion sans la négliger ni la prévenir. Le moindre mouvement intempestif de notre part était notre arrêt de mort. »

§ 8. — SYLVANUS MIS A MORT PAR TRAHISON.

« Ursicin, reçu avec bonté, fut contraint pour le moment de s'incliner devant cet ambitieux rebelle, qui, le distinguant et le traitant en ami, lui accorda un libre accès auprès de sa personne, lui donna à sa table la place d'honneur et le consulta secrètement sur les questions les plus graves. Sylvanus récriminait amèrement contre les choix indignes qu'on avait faits pour le consulat et les hautes charges, de préférence à lui et à Ursicin, qui avaient essuyé tant de fatigues pour la république ; ils étaient méprisés au point qu'on avait mis à la question ses amis et dirigé contre lui-même d'injustes procédures, le tout pour une accusation de lèse-majesté ; Ursicin, de son côté, rappelé de l'Orient, avait été livré aux fureurs de ses ennemis. Ces plaintes, Sylvanus les faisait entendre en public et en particulier. De tels propos et les murmures de la soldatesque, qui criait famine et brûlait du désir de passer les Alpes Cottiennes, nous causaient de vives alarmes.

« Dans cette perplexité, nous nous occupions en secret des moyens d'arriver à un résultat. Enfin, après avoir formé et abandonné tour à tour plusieurs projets, nous nous arrêtâmes à celui-ci : des émissaires, choisis avec soin, et dont la discrétion nous serait assurée par la religion du serment, tenteraient de gagner les *Braccates* et les *Carnutes*, milices douteuses, inconstantes et toujours prêtes à se vendre au plus offrant. Cette affaire fut conclue par l'entremise de quelques valets de l'armée, que leur obscurité même

rendait proprés à une transaction de cette nature. Au soleil levant, un corps de gens armés se montre tout à coup devant le palais, égorge la garde, pénètre dans l'intérieur et massacre Sylvanus, après l'avoir arraché tout tremblant d'une chapelle consacrée au culte chrétien, où il s'était réfugié.

« Ainsi périt un officier d'un mérite peu commun, victime d'une usurpation où le porta la plus noire des calomnies. Se sentant dans l'impossibilité, par son absence, de rompre le réseau qui l'enlaçait, il se porta aux dernières extrémités pour sauver sa tête. Bien qu'il eût mérité la reconnaissance de Constance, en passant de son côté avec son corps d'armée avant la bataille de Murse [1] qui avait donné l'empire à celui-ci, il s'était toujours défié du caractère versatile du prince. Il n'était même pas rassuré, quoiqu'il ne manquât pas de se prévaloir de ce titre, par le souvenir des actions de valeur de son père Bonite, qui, tout Franc qu'il était, avait vaillamment combattu, pendant les troubles civils, pour Constantin contre Licinius [2]. »

1. C'est là que Constance avait vaincu Magnence (350).
2. Ammien Marcellin, liv. XV, chap. v, et sqq.

IV

LE CÉSAR JULIEN EN GAULE JUSQU'A LA SOUMISSION DES FRANCS.

(356-357 apr. J.-C.)

---

§ 1. — JULIEN ASSOCIÉ A L'EMPIRE. — NÉCESSITÉ DE SA PRÉSENCE EN GAULE.

« Comme des courriers se succédaient sans interruption, annonçant que c'en était fait des Gaules et que les barbares, ne trouvant d'existence nulle part, y mettaient tout à feu et à sang, l'empereur Constance résolut d'associer à son pouvoir son cousin Julien, qu'il avait fait venir depuis peu de l'Achaïe, où il fréquentait les écoles des philosophes.

« Peu de jours après la cérémonie publique dans laquelle il fut proclamé César, Julien épousa Hélène, sœur de Constance, et, après avoir fait vivement ses préparatifs de voyage, il se mit en marche, le jour des calendes de décembre (17 décembre 355), avec une suite peu nombreuse. L'empereur l'accompagna jusqu'aux deux colonnes que l'on voit entre Loumelle et Ticinum (Pavie), d'où Julien prit en droite ligne la

route de Turin. Une triste nouvelle l'y attendait. L'empereur, qui la connaissait, en avait fait mystère, par mesure politique : Agrippine (Cologne), ville célèbre de la seconde Germanie, venait d'être prise d'assaut et saccagée par les barbares. Frappé de ce malheur, Julien répétait avec amertume qu'il n'avait gagné à son avènement que de mourir moins tranquille.

« Cette âme fortement trempée ne rêva plus alors que combats, extermination des barbares, et se promit de profiter de toutes les occasions pour réunir toutes les parties qu'on avait détachées des provinces. Les grandes choses qu'il fit dans les Gaules par son génie et l'ascendant de sa fortune peuvent se comparer aux actions les plus remarquables de l'antiquité [1]. »

§ 2. — CAMPAGNE CONTRE LES ALAMANS. — ENTRÉE DE JULIEN A TROYES ET A REIMS. — BATAILLE DE DIEUZE (356).

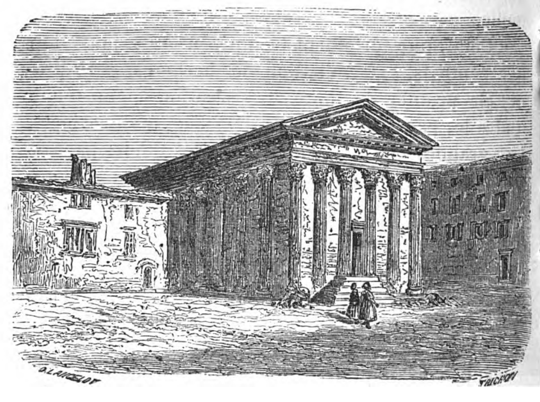
« Julien avait pris ses quartiers d'hiver à Vienne, dans une préoccupation d'esprit continuelle, quand il reçut la nouvelle certaine d'une brusque attaque de barbares contre Autun, ville défendue par une enceinte de murailles fort étendues, mais ruinée sur plusieurs points par l'action du temps. La garnison, paralysée par la frayeur, avait faibli, et c'en était fait de la place, si, par un de ces efforts soudains qu'en-

1. Julien était fils de Jules Constance, un des frères de Constantin.

3



gendrent les dangers extrêmes, les vétérans n'étaient spontanément accourus à son secours. Julien se décide sur-le-champ; il se rend à Autun le 8 des calendes de juillet (24 juin 356), par une marche conduite avec toute la prudence et l'habileté d'un capitaine consommé. Pendant ce rapide trajet, il se trouve tou-



Monument de Vienne, dit temple d'Auguste.

jours en mesure de faire face aux bandes qui menacent de lui barrer le chemin. Là, il tient conseil avec ceux qui connaissent le mieux le pays touchant la route qu'il convient de prendre. Les avis étaient partagés : les uns voulaient marcher par Abor... (?) d'autres par Sidolocum (Saulieu) et Chora (Cure); quelques-uns firent observer que Sylvanus avait passé non sans peine peu auparavant, avec un corps de huit mille auxi-

liaires, par un chemin plus court, mais dangereux, à cause des forêts épaisses qui le couvraient; dès lors, Julien ne songe plus qu'à suivre l'exemple de ce vaillant officier. Ne prenant avec lui que des cataphractes (sorte de cuirassiers) et quelques archers, escorte peu propre à défendre un général, il gagne rapidement Autesidore (Auxerre) par la même voie. De là, après avoir donné au soldat le repos ordinaire, il se dirige vers Tricasses (Troyes). Toutefois ce mouvement ne s'opéra pas sans qu'on eût à essuyer plusieurs attaques de la part des barbares. D'abord, ces bandes irrégulières parurent à Julien plus nombreuses qu'elles n'étaient réellement, et il se contenta de les observer soigneusement en renforçant ses flancs; puis, quand il occupait des postes avantageux, reprenant soudain l'offensive, il fondait sur eux et culbutait tout ce qui se trouvait devant lui. Dans ces diverses rencontres, il ne fit qu'un petit nombre de prisonniers que la frayeur lui livra, car la lourde armure des soldats de son escorte empêchait l'efficacité des poursuites.

« Cet heureux début lui fit espérer qu'il tiendrait tête à l'ennemi, et, après mille dangers, il se présenta si inopinément aux portes de Tricasses, que les habitants, glacés d'effroi par les nombreuses bandes de barbares répandus autour de la ville, ne lui ouvrirent qu'en tremblant. Il ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour laisser prendre haleine à ses soldats, puis se rendit promptement à Reims, rendez-vous général de son armée. Marcel, successeur d'Ursicin, la commandait; Ursicin lui-même, qui avait ordre de rester là jusqu'à la fin de la campagne, s'y trouvait

aussi. Après de longues et mûres délibérations, il fut arrêté qu'on attaquerait les Alamans par *Decempagi* (Dieuze); l'armée s'ébranla, le soldat serra ses rangs et marcha plus gaiement que de coutume. Tout à coup les barbares, dont les mouvements étaient masqués par un brouillard épais, profitant de la connaissance du terrain, se portèrent par un circuit sur les derrières de l'armée et auraient écrasé deux légions qui formaient l'arrière-garde, si les cris de détresse n'eussent attiré les auxiliaires à leur secours. Depuis cette alerte, Julien devint si circonspect et si prévoyant, qu'on le vit dans toutes ses marches et à chaque passage de rivière se conduire comme s'il avait quelques embûches à craindre, qualité excellente chez les grands capitaines et qui assure souvent le salut d'une armée. »

§ 3. — COLOGNE REPRIS SUR LES FRANCS.

« Il apprit alors qu'Argentoratum (Strasbourg), Brocomagus (Brumat), Tabernæ (Saverne), Saletio (Seltz), Nemetæ (Spire), Vangiones (Worms) et Mogontiacum (Mayence) étaient entre les mains des barbares, mais que ceux-ci n'en occupaient que les dehors, car ils craignent le séjour des villes, qu'ils regardent comme des tombeaux où l'on s'enterre tout vivant. Julien s'empara d'abord de Brumat; un corps de Germains s'était porté à sa rencontre; il rangea aussitôt son armée en croissant, et dès le premier choc, les ennemis, se sentant débordés, lâchè-



L'empereur Julien. Statue conservée au musée de Cluny.

rent pied. On en prit ou tua une partie, le reste s'enfuit.

« Comme rien ne gênait plus ses mouvements, il marcha pour reprendre Cologne, dont la prise et la ruine avaient précédé son arrivée en Gaule. On ne rencontre dans ces parages d'autres points fortifiés que Rigomagus au lieu dit *Confluentes* (Coblentz), ainsi nommé parce que c'est là que s'opère la jonction du Rhin et de la Moselle, et une tour à peu de distance de Cologne. Il entra donc dans cette ville, qu'il ne quitta pas avant d'avoir fait souscrire aux chefs francs une convention dont l'État recueillit plus tard les fruits, et sans avoir assuré la possession de la ville elle-même par d'importants travaux de défense. Satisfait de ces premiers succès, il traversa le pays de Trèves pour aller hiverner dans le pays des Senones (Sens), qui lui offrait une position avantageuse. »

§ 4. — SIÈGE DE SENS PAR LES ALAMANS.

« A Sens, Julien ne resta point dans l'inaction; à lui seul incomba tout le fardeau d'une guerre générale; son activité dut répondre à toutes les exigences de la situation : installer des postes militaires sur les points menacés, rompre le faisceau des nations qui conspiraient contre le nom romain, pourvoir enfin à la subsistance d'une armée qui avait d'immenses espaces à parcourir.

« Au milieu de tous ces travaux, il fut attaqué par une multitude d'ennemis qu'animait l'espoir de s'emparer de la ville. Des transfuges les avaient en effet

prévenus que Julien n'avait avec lui ni les scutaires, ni les gentils, qu'on avait dû disséminer dans diverses villes municipales pour la commodité des subsistances. Julien fit fermer les portes, fortifier les parties faibles de l'enceinte; nuit et jour, on le voyait avec les soldats entre les tours et les créneaux, frémissant de colère de ne pouvoir tenter avec sa faible garnison ce que sa valeur lui inspirait. Enfin, après trente jours, les barbares découragés levèrent le siège, murmurant contre les folles espérances qu'ils avaient fondées sur cette entreprise. Nous devons signaler ici, comme indice de l'esprit du temps, la conduite de Marcel, général de la cavalerie, qui, se trouvant dans le voisinage, laissa César exposé à ce danger, sans lui porter le moindre secours, tandis qu'il aurait dû tenter une diversion pour soustraire cette place aux maux d'un siège, lors même que le prince n'y eût pas été enfermé. Délivré de cet embarras, Julien ne pensa qu'à réparer les forces de ses soldats en leur accordant le repos nécessaire; son intelligence active sut encore remédier à la difficulté des ravitaillements dans un pays si souvent dévasté, communiquer l'espoir de temps plus heureux et encourager les troupes à de nouvelles entreprises. »

§ 5. — PORTRAIT DE L'EMPEREUR JULIEN. — BIENFAITS DE SON GOUVERNEMENT.

« Julien faisait trois parties de ses nuits : il donnait la première au repos, la seconde aux affaires et la troisième aux muses; il imitait en cela Alexandre le



Grand, mais, en renchérissant sur son modèle. Alexandre en effet ne triomphait du sommeil qu'en tenant d'une main étendue hors du lit une boule d'argent qui l'éveillait en tombant dans un bassin d'airain, dès que l'assoupissement détendait ses muscles. Julien, au contraire, se réveillait quand il voulait, sans le secours d'aucun artifice. Il se levait toujours au milieu de la nuit, quittant, non pas un lit de duvet garni de couvertures de soie brillamment chamarrées, mais une couche formée d'un tapis et d'une peau d'ours, vulgairement appelée *sisurne*. Puis il sacrifiait en secret à Mercure, qui, suivant certaine doctrine religieuse, passait pour le grand moteur et l'inspirateur de l'intelligence; il s'occupait ensuite, au milieu de cette austérité, des affaires de l'État. Quand il avait rempli ces devoirs sérieux, il consacrait le reste du temps à la culture de son esprit. Quelle ardeur surprenante à approfondir les pensées les plus élevées! quel désir insatiable de s'élever aux connaissances les plus sublimes! Toutes les notions philosophiques étaient soumises au contrôle sévère de sa raison, et, en se livrant à ces spéculations abstraites, son esprit ne négligeait point les connaissances secondaires. Il aimait la poésie et la littérature; l'élégance soutenue de ses harangues, le style enjoué et correct de ses épîtres, le prouvent suffisamment. Ajoutons que son goût le portait à connaître dans toutes leurs vicissitudes l'histoire de son pays et celle des nations étrangères.

« Ce philosophe, jeté comme prince au milieu des camps, dut se façonner à la discipline militaire et

apprendre, au rythme des instruments, à marcher du pas cadencé de la pyrrhique; aussi lui arrivait-il souvent en citant Platon de s'écrier : *Un bœuf porter le bât! Le fardeau convient peu à nos épaules.*

« Un jour, les agents du fisc furent convoqués pour recevoir une somme d'argent; l'un d'eux, contre l'usage, présenta les deux mains au lieu du pan de sa chlamyde. « Ces gens-là, dit-il, savent prendre, mais non recevoir. » Au moment de son départ pour une expédition, de nombreux pétitionnaires se présentent, se plaignant tous d'avoir été lésés; Julien les renvoya aux gouverneurs de provinces. A son retour, il s'informa minutieusement du délit de chacun d'eux et mitigea par sa bonté les châtiments que méritaient les délits.

« Comme dernier trait, si nous passons sous silence les nombreuses victoires qu'il remporta sur les barbares, toujours remuants, la preuve la plus incontestable qu'il soulagea les Gaules réduites à la dernière misère, c'est qu'à son arrivée dans ce pays la moyenne des tributs était de vingt-cinq pièces d'or par tête, et qu'à son départ on n'en payait plus que sept. Aussi le peuple le regardait-il, dans les transports de sa joie, comme un astre bienfaisant qui lui était apparu au milieu des plus sombres ténèbres. Ajoutons qu'il observa jusqu'à la fin de son règne la règle bienfaisante de ne jamais accorder la remise des arrérages du tribut. Il n'ignorait pas que ces concessions ne profitent qu'aux riches, puisqu'il est reconnu que ce sont toujours les pauvres qu'on force à payer sans délai dès les premiers jours de l'échéance. »

§ 6. — JULIEN CALOMNIÉ AUPRÈS DE L'EMPEREUR.

« Constance, instruit par le bruit public de l'inactivité de Marcel pendant le siège de Sens, ôta le commandement à cet officier et le renvoya dans ses foyers. Cet homme, piqué de ce procédé comme d'une souveraine injustice, et spéculant sur la tendance de l'empereur à prêter l'oreille à toutes les accusations, se mit à intriguer contre Julien. Ce prince, qui se défiait des calomnies de Marcel, fit partir peu après son chambellan Eutherius pour dissiper les faussetés de l'officier révoqué. Arrivé à Milan, Marcel, impétueux et bavard, ignorant qu'il était suivi, faisait grand bruit, accusait Julien d'insolence, et donnait à entendre, dans le conseil, que ce prince se préparait à prendre bientôt un plus grand essor, propos qu'il accompagnait de gestes appropriés aux paroles. Au moment même où son imagination dépassait toutes les bornes, Eutherius demanda et obtint la permission de paraître et de parler. Avec autant de simplicité que de modération, ce dernier dissipa les mensonges qui enveloppaient la vérité. Il dit que, pendant l'inaction calculée, disait-on, du chef de la cavalerie, Julien, assiégé dans Sens, avait, avec l'activité la plus prudente, repoussé les barbares, et lui-même répondait sur sa tête de l'attachement de son prince aux intérêts de Constance. »

§ 7. — JULIEN ATTAQUE LES ALAMANS DANS LES ILES DU RHIN OU ILS S'ÉTAIENT RÉFUGIÉS, ET RELÈVE LES DÉFENSES DE SAVERNE.

« Julien, consul pour la seconde fois avec Constance, qui l'était pour la neuvième[1], après un hiver passé à Sens, où les démonstrations menaçantes des Alamans le tinrent constamment sur le qui-vive, se dirigea rapidement sur Reims, sous les plus heureux auspices. Cette campagne lui souriait d'autant plus qu'il avait pour lieutenant Sévère, soldat souple, modeste, expérimenté, rompu à l'obéissance militaire et dont il était certain de se faire suivre en toute circonstance avec une prompte docilité. D'un autre côté, Barbation, nommé général d'infanterie après la mort de Sylvanus, amena d'Italie à Rauraque, par ordre de l'empereur, un renfort de vingt-cinq mille hommes. C'était l'exécution du plan, mûrement concerté à l'avance, de rétrécir peu à peu le cercle de dévastation des Alamans, par deux armées marchant simultanément de deux points opposés, afin de resserrer les barbares comme entre les tenailles et d'en finir une bonne fois.

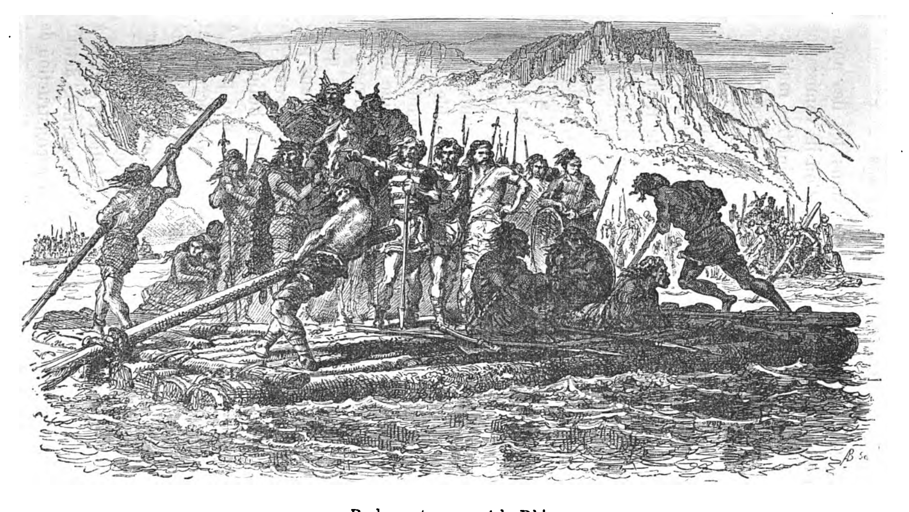
« Pendant que les armées romaines exécutaient cette manœuvre avec tout l'ensemble et la promptitude désirable, les Létes[2], alertes et agiles dès qu'il s'agis-

1. On sait que, sous l'empire, les noms des principales magistratures républicaines avaient été conservés et que les empereurs se faisaient décerner le consulat par le sénat.

2 Troupe d'enfants perdus recrutés parmi les barbares établis sur la rive gauche du Rhin.

sait de saisir une occasion de piller, se glissent à la dérobée entre les deux camps et tombent à l'improviste sur le territoire de Lyon, qu'ils ravagent; ils auraient même saccagé et brûlé la ville, si l'on n'eût à temps fermé les portes. A la nouvelle de cet accident, Julien fit occuper par de forts détachements de cavalerie les trois routes par lesquelles les pillards devaient effectuer leur retour; il avait bien pris ses mesures; car tous ceux qui suivirent l'une de ces voies furent massacrés, et le butin qu'ils avaient fait fut repris. Une colonne seule échappa au massacre; ce fut celle qui passa tranquillement sous les retranchements mêmes du camp de Barbation; elle ne dut son salut qu'à un contre-ordre donné par Cella, tribun des scutaires, aux tribuns Bainobaude et Valentinien, dont le dernier fut plus tard empereur. Par suite de ce contre-ordre, ces deux tribuns abandonnèrent les postes d'observation où ils étaient placés. Non content de cette trahison, le lâche Barbation, détracteur acharné de la gloire de Julien, comprenant le tort qu'il venait de faire à l'État (Cella avoua tout lorsqu'on lui reprocha ce méfait), fit parvenir à Constance un rapport mensonger, dans lequel il prétendit que les deux tribuns étaient venus, sous prétexte d'une mission, débaucher ses soldats. Cette assertion fausse suffit pour les faire destituer et renvoyer dans leurs foyers.

« Cependant les barbares, qui avaient fixé leur demeure sur la rive gauche du Rhin, effrayés de l'approche des deux armées, essayèrent, les uns par d'immenses abatis d'arbres d'intercepter toutes les routes sur les points les plus difficiles et les plus mon-



Barbares traversant le Rhin.

tueux, les autres de se réfugier dans les îles nombreuses qui parsèment le fleuve, d'où ils vomissaient contre César et son armée les plus sinistres malédictions. Julien, irrité de toutes ces vociférations, résolut de s'emparer de quelques-uns de ces misérables. A cet effet, il fit demander à Barbation sept de ces barques que ce dernier avait réunies pour la construction éventuelle d'un pont sur le Rhin. Mais Barbation les brûla toutes plutôt que d'en envoyer quelques-unes au prince. Peu après, des coureurs ennemis, tombés au pouvoir des Romains, indiquèrent à Julien quelques points du fleuve que la sécheresse avait rendus guéables. Aussitôt, après quelques mots d'exhortation aux vélites auxiliaires, il les place sous la conduite de Bainobaude, tribun des Carnutes, et les envoie accomplir un fait d'armes mémorable. Ceux-ci, tantôt marchant dans l'eau, tantôt nageant à l'aide de leurs boucliers, abordent à une île voisine où ils massacrent indistinctement hommes et femmes, enfants et vieillards; puis, au moyen de nacelles qu'ils trouvent, ils pénètrent, non sans danger, dans plusieurs de ces retraites, et, rassasiés de carnage, ils reviennent sains et saufs, chargés d'un butin considérable dont ils doivent abandonner une partie à la rapidité du fleuve. Les Germains qui occupaient les autres îles, ne s'y sentant plus en sûreté, gagnèrent la rive opposée du fleuve, emmenant avec eux leurs familles, leurs provisions et leurs richesses.

« Au retour de cette expédition, Julien s'occupe à relever le fort des *Trois-Tavernes* (Saverne), détruit peu auparavant par les barbares; la reconstruction de

cette forteresse devait arrêter les incursions des Germains dans le cœur de la Gaule. Les ouvrages de défense furent terminés plus tôt qu'il n'espérait, et, afin de laisser à la garnison des vivres pour un an, il fit moissonner par ses soldats les campagnes ennemies; cette opération, qui ne se fit pas sans danger, fournit aussi à son armée vingt jours de vivres. Ses troupes gagnaient ainsi leurs rations à la pointe de l'épée avec d'autant plus de satisfaction qu'elles avaient été frustrées d'un convoi de vivres qui leur était destiné. Barbation, qui avait rencontré ce convoi, s'en était insolemment arrogé une partie et avait brûlé le reste. Cette conduite était-elle le fait d'une bravade ou de la démence? ou bien de pareils actes s'autorisaient-ils secrètement des ordres de l'empereur? Un bruit généralement accrédité, c'est que le choix de Julien pour César avait été fait, non pour la délivrance des Gaules, mais pour perdre ce prince dans cette guerre cruelle. On le croyait en effet aussi impropre à commander qu'incapable de supporter le bruit des combats. »

§ 8. — COALITION DES ROIS ALAMANS CONTRE LA GAULE.

« Pendant que Julien se fortifie avec activité dans cette position, garnissant de troupes les postes avancés, et, tout en se tenant en garde contre les surprises, s'occupant à faire des provisions, une multitude de barbares devançant par sa rapidité même le bruit de sa marche, fond sur le corps de Barbation, qui continuait d'opérer (ainsi qu'il a été dit) séparément de l'armée des Gaules, le rejette jusqu'à Rauraque, et

aussi loin qu'elle peut, lui enlève bagages, bêtes de somme et gens de service, puis rejoint le gros des siens. Quant à Barbation, comme s'il eût fait la campagne la plus heureuse, il distribua ses troupes dans les cantonnements et revint à la cour préparer contre Julien de nouvelles calomnies.

« Le bruit de ce honteux échec se répandit bientôt. Les rois alamans Chnodomaire et Vestralpe opérèrent la jonction de leurs forces auxquelles se réunirent Urius, Ursicin, Sérapion, Suomaire et Hortaire. Les confédérés vinrent asseoir leur camp près d'Argentoratum (Strasbourg); ils pensaient que Julien s'était replié pour échapper à un désastre complet, tandis qu'il n'était occupé que du soin de fortifier Saverne. Ce qui augmentait encore leur confiance, c'était le rapport d'un scutaire que la crainte d'un châtiment fit passer du côté des ennemis, après la défaite de Barbation; selon ce transfuge, Julien n'avait avec lui que treize mille hommes. C'était en effet l'effectif de son armée lorsqu'il se mit en marche pour arrêter les entreprises audacieuses des barbares. Le transfuge réitéra son assertion avec une assurance qui mit le comble à leur audace. Ils envoyèrent à Julien une députation pour lui intimer fièrement l'ordre de quitter ces pays, que leur valeur et leurs armes avaient conquis. Ce prince, qu'on n'effrayait pas aisément, reçut sans émotion cet arrogant message; tout en raillant la jactance des barbares, il signifia aux envoyés qu'il les retenait près de lui jusqu'à l'achèvement complet de ses ouvrages de défense, et il garda tranquillement sa position.

« Cependant le roi Chnodomaire, enflé de quelques succès qu'il avait eus, et capable des plus hardies entreprises, allait, venait, s'étendait au loin et portait de tous côtés le trouble et la désolation. Il avait détruit et dévasté nombre de villes opulentes et promené tranquillement le ravage dans la Gaule sans défense. C'était encore lui (ce qui n'augmentait pas peu sa présomption) qui venait de mettre en déroute Barbation, dont l'armée était nombreuse et composée de troupes d'élite, car les Alamans avaient reconnu aux insignes des boucliers que les troupes qui venaient de lâcher pied devant un petit nombre de leurs coureurs étaient les mêmes soldats qui les avaient battus et dispersés en tant de rencontres. Tout cela inquiétait d'autant plus Julien qu'il se voyait réduit, par le départ de Barbation, à marcher avec un petit nombre de braves gens contre des populations entières. »

§ 9. — HARANGUE DE JULIEN A SES TROUPES.

« Aux premières lueurs du jour, la trompette sonna, et l'infanterie sortit du camp d'un pas mesurée, flanquée sur les deux ailes par la cavalerie, qui était elle-même renforcée des deux redoutables corps des cataphractes (cuirassiers) et des archers à cheval. L'armée avait quatorze lieues ou vingt milles à franchir de son point de départ au camp des barbares; Julien, rappelant prudemment les détachements d'éclaireurs et ceux qui formaient l'avant-garde, donna le commandement de halte, se plaça au centre de l'armée, distribuée en sections formant le coin,

qui rayonnaient autour de lui, et, avec la sérénité qui lui était naturelle, adressa ce discours à ses troupes :

« Mes chers compagnons d'armes, le besoin urgent « de notre salut commun et non un sentiment d'in- « quiétude m'oblige à vous conseiller et à vous con- « jurer en peu de mots de choisir, avec la confiance « qui convient au sentiment de notre ancienne valeur, « la voie la plus sûre et non la plus précipitée et la « plus dangereuse, pour supporter ou pour repousser « les maux qui nous menacent. S'il importe que la « jeunesse soit active et même téméraire dans le péril, « il n'importe pas moins, lorsque l'occasion l'exige « impérieusement, qu'elle agisse avec réflexion et do- « cilité. Voici donc l'avis que je vous soumets et que « je vous conjure d'adopter, si vous pouvez prendre à « ce point sur la juste indignation qui vous anime. Il « est près de midi; fatigués de la marche, nous allons « entrer dans des défilés abrupts et obscurs; la lune, « qui est sur son déclin, nous laissera dans une nuit « qu'aucune étoile n'éclaire; plus loin nous trouverons « des terres brûlantes et qui manquent d'eau. Nous « triompherons sans doute de tous ces obstacles, mais « où en serons-nous lorsque les troupes ennemies, « reposées et rafraîchies, fondront sur nous? Comment « soutiendrons-nous leur choc, nous épuisés par la fa- « tigue, par la faim et par la soif? Dans les circons- « tances les plus critiques, le succès dépend souvent « d'une disposition prise à propos, et un bon avis pris « en bonne part est une de ces voies que le secours du « Ciel nous ouvre pour sortir d'une situation déses- « pérée. Croyez-moi, arrêtons-nous ici, sous la protec-

« tion d'un fossé et d'une palissade; passons cette nuit « dans le repos, autant que la vigilance le permet, et « demain au lever du soleil, restaurés par le sommeil « et par la nourriture, nous déploierons de nouveau, « avec l'aide de Dieu, nos aigles et nos enseignes vic- « torieuses. »

« Les soldats ne lui permirent pas d'achever; mais, témoignant de leur impatience par des grincements de dents et le fracas des piques heurtées contre les boucliers, ils voulaient être immédiatement conduits à l'ennemi, qu'on découvrait déjà. Tous comptaient sur l'assistance du Ciel, sur eux-mêmes et sur la fortune et la valeur éprouvée de leur général; et certes l'événement fit bien voir qu'un génie favorable les soutint et leur inspira cette ardeur. Ce qui la redoubla encore, ce fut le consentement unanime des principaux officiers, surtout de Florence, préfet du prétoire, qui pensaient que, malgré le danger, il fallait en venir aux mains, puisque les ennemis étaient réunis, et que, s'ils venaient à se disperser, il serait difficile de calmer les séditions des soldats naturellement violents, et qui supporteraient avec peine l'idée de se voir arracher une victoire sur laquelle ils comptaient déjà. Un double souvenir mettait le comble à la confiance de l'armée : l'année précédente, les Romains, franchissant la barrière du Rhin, s'étaient répandus sur la rive droite, sans qu'un seul barbare se fût montré pour défendre le sol de son pays; l'ennemi s'était contenté d'obstruer les routes par des abatis d'arbres, puis, s'enfonçant dans l'intérieur des terres, avait passé péniblement l'hiver dans une retraite éloignée.

Une autre fois, l'empereur lui-même avait occupé le territoire des barbares sans qu'ils eussent osé résister ni paraître, si ce n'est pour implorer la paix en suppliants. Personne n'observait que les temps étaient bien différents. Dans la première occurrence, les Alamans étaient pressés de trois côtés à la fois : par l'empereur, qui menaçait le Rhétie; par César, qui leur fermait l'entrée des Gaules; enfin par les nations voisines, qui s'étaient déclarées contre eux et qui les prenaient à dos. Quand la paix avait été conclue, l'empereur avait retiré son armée; ils avaient réglé leurs différends avec leurs voisins, qui s'étaient alliés avec eux; enfin la fuite honteuse de Barbation avait encore ajouté à leur fierté naturelle.

« Un nouvel incident rendait encore la situation de nos affaires assez critique. Les rois Gundomade et Vadomaire, liés par le traité conclu avec Constance l'année précédente, n'avaient pris jusqu'alors aucune part au mouvement; mais Gundomade, le plus sûr et le plus fidèle à ses engagements, périt victime d'une trahison; ses sujets se joignirent à nos ennemis; ceux de Vadomaire le forcèrent, ainsi qu'il l'assura, à se ranger sous les drapeaux des barbares pour nous attaquer. »

§ 10. — BATAILLE DE STRASBOURG.

« Dans tous les rangs de l'armée, le désir de combattre immédiatement était unanime, lorsqu'un porte-étendard s'écria tout à coup : « En avant! heureux « César, la fortune guide tes pas; tu nous a appris ce

« que peut la valeur et la sagesse guerrière : montre-« nous le chemin de la gloire en brave qui précède « les enseignes, et tu verras ce que vaut le soldat, « avec la protection du Ciel, sous l'œil d'un général « qui juge par lui-même du mérite de chacun. »

« A ces mots, les troupes s'ébranlent de nouveau et parviennent au pied d'une colline en pente douce, couverte de blés mûrs et peu éloignée des bords du Rhin. Trois cavaliers ennemis, en observation au sommet, se hâtèrent de tourner bride pour annoncer aux leurs l'approche de l'armée romaine; mais une quatrième vedette, qui était à pied, ne put échapper à la célérité de nos soldats et nous apprit que les Germains avaient employé trois jours et trois nuits à passer le Rhin. Nos chefs, qui pouvaient déjà voir l'ennemi former ses colonnes d'attaque, commandent halte; aussitôt les *primipilaires*, les *hastaires* et leurs serre-files se mettent en ligne et restent immobiles, présentant un front de bataille semblable à un mur que rien ne peut ébranler. Les Germains s'arrêtent avec la même précaution. Voyant toute notre cavalerie placée à l'aile droite, ils placent à leur aile gauche, et par masses serrées, leurs meilleurs escadrons, dans les rangs desquels, par une sage tactique qu'ils tenaient du transfuge déjà mentionné, ils jettent çà et là des fantassins armés à la légère. Ils avaient judicieusement remarqué que les rênes et le bouclier ne laissaient à leurs gens qu'une main libre pour lancer le javelot; leurs cavaliers, quelque habiles qu'ils soient, s'escriment inutilement et ne sauraient nuire à des soldats garantis par une armure de fer; le fan-

tassin, au contraire, qui dans la mêlée n'est occupé que de lui-même, en se traînant à terre, peut non-seulement percer le flanc du cheval, mais encore renverser et égorger sans effort le cavalier; outre cette disposition, ils nous préparaient à leur droite un autre genre de surprise.

« Cette armée belliqueuse et farouche avait pour chefs suprême Chnodomaire et Sérapion, les plus puissants des rois confédérés. A l'aile gauche, où, suivant l'attente des barbares, la mêlée devait être plus furieuse, se montrait le détestable promoteur de cette guerre, Chnodomaire, le front ceint d'un bandeau couleur de flamme, à cheval sur un coursier écumant. Plein d'audace et de confiance en sa force prodigieuse, il s'appuyait fièrement sur un javelot de dimensions formidables, et frappait de loin les regards par l'éclat de ses armes. Depuis longtemps déjà, il avait établi sa réputation de soldat intrépide et de chef habile. Sérapion commandait l'aile droite; il était dans la première jeunesse, mais ses talents avaient devancé son âge.

« C'était le fils de ce Médérich, frère de Chnodomaire, qui durant toute sa vie se distingua par sa perfidie. Médérich, retenu longtemps comme otage dans les Gaules, s'y était initié à quelques mystères religieux des Grecs. C'est à cela qu'était dû le changement de nom de son fils Agénérich en celui de Sérapion. En seconde ligne venaient cinq rois inférieurs en puissance, dix fils ou parents de rois, et derrière eux une longue série de noms imposants chez les barbares. La force de cette armée était de trente-cinq mille combattants tirés de diverses nations; une

partie était à la solde des chefs; l'autre servait en vertu de promesse d'assistance réciproque.

« Le terrible signal des trompettes se faisait entendre, lorsque Sévère, qui conduisait l'aile gauche des Romains, découvrant des fossés remplis de gens armés qui devaient, se levant tout à coup, porter le désordre dans nos rangs, s'arrête sans s'émouvoir; il se défie de ces pièges, craint d'avancer et ne veut pas reculer. Julien, que les plus grands dangers animaient davantage, voit de l'hésitation sur ce point; il y vole, escorté de deux cents cavaliers qu'il gardait autour de sa personne, toujours prêt à se porter où sa présence était le plus nécessaire. Il parcourt rapidement le front de l'infanterie pour l'animer dans ce moment critique. Comme l'étendue des lignes et leur profondeur s'opposaient à une allocution générale, et que d'ailleurs il voulait éviter les jalousies du pouvoir et ne pas paraître s'arroger ce que le chef de l'État croyait n'appartenir qu'à lui seul, il se contenta de voltiger çà et là, se garantissant comme il pouvait des traits des ennemis, et jetant à chacun, connu ou non connu, quelques mots énergiques. « Voici, disait-« il aux uns, voici, mes amis, une bataille en règle; « nous l'avons souhaitée jusqu'ici, et votre impatience « a paru l'appeler. » S'adressant ensuite aux derniers rangs: « Camarades, voici le jour si longtemps dé-« siré, qui nous appelle à effacer les taches que le nom « romain a reçues et à lui rendre son véritable lustre; « ce sont là ces barbares qui viennent s'offrir à vos « coups et qu'une aveugle fureur fait courir à leur « perte. » Quant à ceux qu'une longue habitude de la

guerre avait déjà instruits, il les encourageait en ces termes : « Allons, valeureux soldats, réparons les af« fronts qu'ont subis nos armes; c'est cette espérance « qui m'a fait accepter le titre de César. » A ceux qui demandaient imprudemment le signal du combat et dont les mouvements irréfléchis pouvaient troubler le commandement et causer du désordre dans les rangs : « Évitez, leur disait-il, évitez, je vous en con« jure, quand l'ennemi tournera le dos, de vous « acharner à la poursuite des fuyards; ce serait com« promettre l'honneur de la victoire. Que nul ne lâche « pied qu'à la dernière extrémité; aux lâches, point « d'assistance de ma part, mais je ne me ménagerai « pas pour ceux qui poursuivront l'ennemi avec une « courageuse circonspection. »

« Apostrophant ainsi chacun en son langage, il oppose la majeure partie de ses troupes au front des ennemis. On entendit aussitôt parmi les barbares un frémissement et des cris d'indignation qui dégénérèrent bientôt en vocifération effroyable. Il fallait, criaient-ils, que les chefs missent pied à terre pour combattre avec eux, afin qu'en cas d'échec personne ne pût profiter des chevaux, pour abandonner en fuyant le gros de l'armée. Chnodomaire descendit aussitôt de cheval, et son exemple fut imité par les autres chefs ; pas un d'entre eux ne doutait de la victoire. Les trompettes sonnent la charge, et de part et d'autre on en vient aux mains avec la même ardeur, en préludant par une volée de traits. Débarrassés de leurs javelots, les Alamans avancent avec plus d'impétuosité que de bon ordre, et, poussant des hurle-

ments frénétiques, fondent sur nos escadrons. Une rage extraordinaire hérissait leurs longs cheveux, et leurs yeux étincelaient de fureur. Couverts de leurs boucliers, les nôtres paraient vaillamment les coups, ou, brandissant leurs glaives, présentaient la mort à ces furieux.

« Pendant que notre cavalerie soutient bravement la charge, l'infanterie serre ses rangs et forme un mur de boucliers unis. Bientôt de lourds nuages de poussière couvrent la mêlée, au milieu de laquelle les nôtres sont tantôt vainqueurs, tantôt repoussés ; plusieurs de ces barbares habilement appuyés sur leurs genoux, s'efforçaient de repousser nos lignes. Enfin l'acharnement devint si grand, qu'on se prit corps à corps et que le choc des boucliers faisait retentir l'air déjà ébranlé par les cris confus des vainqueurs et des mourants.

« Cependant, tandis que notre aile gauche double le pas, repousse les nombreux bataillons des Germains et tombe avec furie sur ces barbares, contre toute attente notre cavalerie de l'aile droite lâche pied ; mais, arrêtés dans leur fuite les uns par les autres, ces escadrons se replient sur nos légions, et, protégés par elles, ils peuvent reformer leur ligne et reprendre la lutte. Voici quelle fut la cause de cette panique. Le chef des cataphractes, voulant rectifier l'alignement de ses cavaliers, fut légèrement blessé, et un des siens, dont le cheval s'abattit, resta écrasé sous le poids de son armure et de l'animal. Ce fut assez pour mettre le désordre et jeter l'alarme parmi eux, et ils eussent passé sur le ventre à l'infan-

terie, si celle-ci en se resserrant ne leur eût opposé une barrière infranchissable.

« Julien, qui voit de loin ce désordre et ce mouvement de fuite, pique son cheval et s'oppose à eux comme un mur. Le tribun d'un des escadrons le reconnaît, en voyant de loin flotter au haut d'une pique le dragon de pourpre qui guidait son escorte, enseigne dont les lambeaux attestaient les longs services. Aussitôt cet officier, honteux et confus, court rallier sa troupe. César alors, s'adressant aux fuyards de ce ton de douceur qui touchait les cœurs les plus ébranlés : « Pourquoi cédez-vous, braves soldats ? leur dit-il ; ne « savez-vous pas qu'il n'y a pas de salut dans la fuite ; « et qu'elle n'est que le résultat d'un mouvement irré- « fléchi ? Rejoignons les nôtres, et ne renonçons pas, « en les abandonnant, à la gloire d'avoir combattu « pour la patrie. » Par cette adroite allocution, il les ramène à la charge, semblable, à peu de chose près, au vieux Sylla qui, abandonné des siens au plus fort de la bataille qu'il livrait à Archélaüs, général de Mithridate, courut au premier rang, se saisit d'un étendard, et, le lançant au milieu des ennemis, dit à ses soldats : « Allez, vous qu'on avait choisis pour par- « tager mes périls ; et si l'on vous demande où vous « avez perdu votre chef, répondez franchement : En « Béotie, où nous l'avons laissé seul combattre et « répandre son sang pour nous. »

« Les Alamans, profitant de la dispersion de notre cavalerie fondent sur la première ligne de l'infanterie, qu'ils comptaient bien mettre en déroute, parce qu'ils la supposaient découragée. Mais leur choc fut soutenu

et l'on combattit longtemps avec un succès égal. Parmi nos soldats, les Carnutes et les Braccates, milices aguerries, joignirent à des gestes effrayants qui leur sont propres un hurlement terrible. C'est ce cri de guerre qu'ils font entendre dans la chaleur de l'action et qui, préludant par un léger murmure, s'enfle graduellement et finit par imiter le mugissement des vagues qui se brisent contre les rochers. Alors, une grêle de traits qui sifflent de tous côtés et un épais nuage de poussière dérobant tous les objets, les combattants se heurtent, les armes se choquent, les barbares, fous de colère, attaquent et rompent à coups redoublés cette espèce de tortue que l'union des boucliers de nos soldats opposait à leur rage. Nos Bataves voient le danger, sonnent la charge, et, accompagnés du corps des *reges* (rois), arrivent au pas de course au secours de nos légions; le combat se rétablit par l'intervention de cette troupe formidable, appelée à décider du succès dans les circonstances les plus critiques. Mais les Alamans n'en continuaient pas moins à se battre avec une fureur qui semblait vouloir tout détruire. Les traits, les javelots, les dards de toute sorte, volent sans interruption; la lutte corps à corps devient plus acharnée; le glaive s'émousse contre le glaive, et le tranchant des armes entr'ouvre les cuirasses; les blessés eux-mêmes, que la perte de leur sang n'a pas encore affaiblis, se relèvent pour tenter de nouveaux efforts. On combattait avec des chances à peu près égales. Les Alamans l'emportaient par la taille et la force musculaire, les nôtres par la tactique et la discipline; aux premiers la férocité, la

violence désordonnée ; aux seconds le calcul, le sang-froid courageux. Ceux-ci comptaient sur l'intelligence, ceux-là sur la force brutale. Pliant quelquefois sous l'effort de l'ennemi, le soldat romain se relevait rapidement ; le barbare qui se sentait épuisé, un genou en terre, se battait encore, ce qui est le comble de l'acharnement.

« Tout à coup les principaux Germains, leurs rois en tête et soutenus par un gros de soldats, fondent sur nos légions et s'ouvrent un passage jusqu'à la légion d'élite, placée au centre de bataille, point qu'on nomme emplacement prétorien. Là, les files plus serrées et les rangs plus profonds opposent une masse compacte, solide et inébranlable comme une tour ; le combat recommence avec une nouvelle vigueur. Les Romains, attentifs à parer les coups et s'escrimant à l'aide du bouclier comme les mirmillons [1], percent les flancs des ennemis, qu'un aveugle acharnement laissait à découvert. Ceux-ci, prodigues de leurs vies, pour obtenir la victoire, font des efforts inouïs pour rompre nos lignes ; mais les rangées des assaillants ne se succédant que pour succomber sous les coups de plus en plus sûrs des nôtres, et les cris des blessés et des mourants les glaçant d'effroi, ils perdent enfin courage, et, accablés de tant de maux, ils n'ont de force que pour fuir ; semblables à des malheureux qui ne songent qu'à échapper au naufrage, ils prennent la fuite dans toutes les directions.

1. Gladiateurs armés de boucliers, et couverts d'un casque portant un poisson.

« Quiconque fut témoin de cette victoire conviendra qu'elle était beaucoup plus souhaitée qu'elle n'était attendue. Sans doute ce jour-là un dieu propice nous assista. Nos soldats chargèrent à dos les fuyards, et, à défaut de leurs épées émoussées ou brisées, ils égorgaient les barbares avec leurs propres armes. Le sang des vaincus n'assouvit pas la colère des vainqueurs ; il n'y eut pas de quartier, point de bornes au carnage. Plusieurs, blessés à mort, imploraient le trépas, pour abréger leurs souffrances ; d'autres, prêts d'expirer, faisaient d'inutiles efforts pour ouvrir un œil mourant et voir encore une fois la lumière. Des têtes presque détachées par le large fer du glaive pendaient encore au tronc dont elles étaient séparées. Des groupes de fuyards tombaient sur un sol détrempé par le sang, et plus d'un, qui s'était tiré du combat sans blessure, périt écrasé par les siens. Les vainqueurs, enivrés de leurs succès, achevèrent d'émousser leurs armes en frappant les casques brillants et les boucliers, qui sous leurs coups roulaient dans la poussière. »

§ 11. — FUITE DES ALAMANS.

« Enfin les barbares, aux abois, ne pouvant se frayer un passage à travers des monceaux de cadavres, ne voient plus de salut pour eux que dans le Rhin. Nos soldats infatigables courent après les fuyards, dont plusieurs se précipitent dans le fleuve pour éviter la mort en nageant. Julien, qui prévoit le danger auquel nos troupes allaient s'exposer accourt avec les tribuns

et les autres chefs et fait proclamer à haute voix la défense à tout soldat de s'engager, en suivant de trop près l'ennemi, dans les eaux tourbillonnantes. Les nôtres s'arrêtèrent donc sur les bords du fleuve : de là, ils tuaient les Germains à coups de traits ; si quelques-uns se dérobaient à la mort par la fuite, peu après, percés de coups, ils s'abîmaient dans les eaux et disparaissaient. Alors la scène présenta sans danger un intérêt dramatique. Ici, le nageur avait à se débattre contre l'étreinte de celui qui ne savait pas nager, et le laissait flotter comme un tronc, s'il parvenait à s'en débarrasser. Là, saisis par les tourbillons, les plus habiles roulaient sur eux-mêmes et étaient engloutis. Quelques-uns, portés sur leurs boucliers, tâchaient d'éviter la violence des vagues et, après mille dangers et de nombreux détours, parvenaient à l'autre rive. Le fleuve, écumant et rougi du sang des barbares, s'étonnait de la crue soudaine de ses eaux.

« Au milieu du désastre, le roi Chnodomaire, qui avait su échapper, en se glissant à travers des cadavres, s'efforçait, en compagnie d'un petit nombre de ses gardes, de regagner son campement, situé près de deux forts romains (Alstatt et Lauterbourg). C'est là qu'il avait fait réunir de longue main, et en cas d'échec, des embarcations dont il songeait à se servir en ce moment pour trouver une retraite écartée, où il attendrait un changement de la fortune. Comme il ne pouvait atteindre ce but qu'en traversant le Rhin, il revint sur ses pas, prenant la précaution de se couvrir le visage. Mais, à peu de distance du rivage, son cheval s'abattit au détour d'un marais, dans un terrain fan-

geux, et le renversa sous lui. Malgré sa corpulence, il parvint à se dégager et courut vers une colline boisée qui se trouvait dans le voisinage. Mais il fut bientôt reconnu; l'éclat de son ancienne grandeur l'avait trahi. Un tribun, à la tête d'une cohorte, se mit à sa poursuite, enveloppa le bois, sans y pénétrer, car il craignait quelques pièges. Ces dispositions intimidèrent Chnodomaire, qui sortit seul et se rendit. Ceux qui composaient sa suite, au nombre de deux cents, ainsi que trois de ses amis, regardant comme un opprobre de survivre à leur roi ou de ne pas s'exposer pour lui, s'il le fallait, vinrent d'eux-mêmes se livrer. Les barbares, insolents dans le succès, sont naturellement sans dignité dans le malheur. Chnodomaire, tremblant, la pâleur au front, avait, pendant qu'on l'entraînait, la contenance dégradée d'un esclave; le sentiment de ses crimes lui faisait garder un morne silence. Ce n'était plus cet ennemi qui, après avoir commis des ravages sans nombre, insultait encore aux malheurs des Gaules et les menaçait des plus grands maux.

« Cette expédition ainsi terminée par l'assistance du Ciel, les trompettes rappelèrent vers la fin du jour nos soldats invincibles, qui se rendirent aux bords du Rhin, où, après avoir entouré leur camp de plusieurs rangs de boucliers en guise de retranchements, ils purent réparer leurs forces par les aliments et par le sommeil. Dans ce combat, les Romains perdirent deux cent quarante-trois soldats, quatre officiers généraux, Bainobaude, tribun des Carnutes, Laipsus et Innocentius, officiers des cataphractes, et un tribun

en second dont le nom est resté ignoré. Du côté des Alamans, six mille morts restèrent sur le champ de bataille, sans compter les cadavres qu'on vit flotter sur le Rhin. »

§ 12. — MODESTIE DE JULIEN. — VANITÉ DE CONSTANCE.

« Julien, qui était au-dessus de la fortune et supérieur par ses mérites à l'éclat du trône, condamna sévèrement la précipitation des soldats qui, par acclamation, l'avaient nommé Auguste. Il protesta par serment qu'il était aussi éloigné de souhaiter ce rang que de l'accepter. Pour augmenter la joie de la victoire, il fit paraître publiquement Chnodomaire; ce prince s'inclinant, puis s'humiliant jusqu'à terre, demanda grâce à la façon des barbares. Julien le rassura. Peu de jours après, Chnodomaire fut conduit à la cour de Constance, puis envoyé à Rome par ce dernier, qui lui assigna pour séjour le quartier des étrangers, sur le mont Cælius. Il y mourut de langueur.

« Malgré ces grands et brillants succès, quelques favoris de Constance, pour lui faire leur cour, blâmaient Julien et l'appelaient par dérision le *Victorin,* parce qu'il avait insinué dans son rapport, quoique avec modestie, que les Germains avaient été défaits toutes les fois qu'il avait commandé en personne. Par un tour de force d'adulation dont l'exagération était évidente, mais bien faite pour chatouiller la vanité sans bornes de Constance, on parvint à persuader ce dernier que ce n'était qu'à lui seul qu'il fallait attribuer tout ce qui se faisait de grand dans l'univers. Enflé

par ces éloges, on le vit, à partir de ce jour et dans la suite, dénaturer les faits, mentir audacieusement en disant dans ses édits : « J'ai combattu, j'ai vaincu, « j'ai relevé des rois prosternés à mes pieds. » Dans le fait, tout cela s'était passé sans lui (357). »

§ 13. — CAMPAGNE DE MAYENCE. — DÉFAITE D'UNE ARMÉE FRANQUE.

« Satisfait des résultats d'une campagne couronnée par la victoire de Strasbourg et par l'affranchissement du cours du Rhin, notre jeune héros montra sa pieuse sollicitude pour les morts en ordonnant de les enterrer tous indistinctement, afin de ne pas voir ces cadavres servir de pâture aux oiseaux de proie ; puis il congédia les ambassadeurs qui étaient venus, comme nous avons dit, faire avant la bataille d'insolentes propositions, et retourna à Saverne, d'où il fit conduire dans le pays Messin et garder jusqu'à son retour les prisonniers et le butin qu'on avait fait. Quant à lui, il devait se rendre à Mayence, y jeter un pont sur le Rhin, et aller chercher chez eux ces barbares, dont il ne restait plus un seul en deçà du fleuve. Son armée se montra d'abord mal disposée pour ce dessein ; mais il la gagna si bien par son éloquence et par l'aménité de ses paroles, qu'il la fit entrer dans ses vues. Les bons exemples augmentent l'attachement, et ce fut cet attachement qui porta l'armée à suivre un chef compagnon de tous ses travaux, et qui n'usait de sa réputation d'habile général que pour se faire une plus large part des périls et des fatigues de la guerre.

On arrive donc à Mayence; le pont est jeté, et l'armée romaine s'avance sur le territoire ennemi. Après avoir ravagé les établissements des Germains sur le Mein et avoir assuré les arrangements pris avec l'ennemi, autant que les circonstances le permettaient, Julien revint à ses quartiers d'hiver, où de nouvelles épreuves l'attendaient. Sévère, général de la cavalerie, se rendait à Reims pas Cologne et Juliers; en route, il rencontra un puissant corps de Francs, composé, comme on l'apprit dans la suite, de seize cents hommes, qui dévastaient les localités qu'on avait dégarnies de troupes. L'absence du prince, qu'ils savaient au loin, occupé contre les Alamans, fit croire à ces Francs qu'il leur serait facile de recueillir un riche butin sans coup férir. A l'approche des nôtres, ils se jetèrent dans deux forts abandonnés et s'y défendirent de leur mieux.

« Frappé d'abord de cet audacieux coup de main, Julien en comprit bientôt les conséquences. Il arrêta donc son armée et assiégea dans les formes ces deux places, que baignent les eaux de la Meuse. Ces barbares firent une résistance si désespérée, que le siège dura cinquante-quatre jours, c'est-à-dire la presque totalité des mois de décembre et de janvier. Le prévoyant Julien, qui craignait de voir l'ennemi lui échapper en profitant de l'obscurité de la nuit et de la rivière, qui était gelée, durant toutes les nuits du soir au matin, fit parcourir le fleuve par des soldats qui, montés sur des barques légères, rompaient les glaces sur les deux rives et par ce moyen enlevaient aux assiégés tout espoir de fuite. Voyant cette ressource leur manquer, et réduits aux abois par la faim

et la fatigue, ils se rendirent et furent aussitôt envoyés à Constance. Un corps considérable de leurs compatriotes s'était mis en mouvement pour les dégager; mais, à la nouvelle de leur capture et de leur translation, ils retournèrent sur leurs pas sans avoir tenté la moindre chose. César alla passer le reste de l'hiver chez les Parisiens. »

§ 14. — JULIEN SOULAGE LES MISÈRES DE LA GAULE.

« Une nouvelle coalition des forces de plusieurs nations, plus formidable que la précédente, grondait sourdement; Julien, qui n'ignorait pas combien la fortune des armes est changeante, éprouvait de graves inquiétudes. Quelque courte que fût la trêve conclue, il en profita pour régler les impôts et soulager la propriété dans les Gaules des lourdes charges qui l'accablaient. Florence, préfet du prétoire, après avoir tout examiné, disait-il, prétendait que la capitation ne suffirait pas, et qu'il faudrait combler le déficit par une taxe extraordinaire; mais Julien, convaincu des funestes effets de ce moyen, déclara qu'il perdrait la vie plutôt que d'en permettre l'application. Il savait quelles incurables blessures sont faites aux provinces par ce genre de subsides ou plutôt de spoliations, et quelles misères en sont la conséquence inévitable.

« Florence fit grand bruit de ce qu'on refusait de s'en rapporter à l'homme que l'empereur lui-même avait choisi pour directeur de cette partie de l'administration. Julien d'abord chercha à le calmer, et,

calculant exactement avec lui, il lui prouva que non seulement la capitation suffisait, mais qu'elle excédait même les frais nécessaires aux besoins de la province et de l'armée. Quelque temps après, cependant, on présenta au prince le projet d'un nouvel impôt; sans daigner en entendre la lecture, il refusa de le signer et le jeta à ses pieds. L'empereur, prévenu par les plaintes du préfet, en écrivit à Julien, l'engageant à mettre moins de raideur et plus de confiance dans ses rapports avec Florence. Julien répondit qu'il fallait savoir gré à cette province, dévastée comme elle l'était depuis si longtemps, d'acquitter l'impôt ordinaire; mais, quant à un surcroît de taxe, aucun supplice ne serait capable de l'arracher à des hommes réduits à la dernière misère. C'est à cette sage fermeté que la Gaule dut de se voir définitivement délivrée d'impôts vexatoires [1]. »

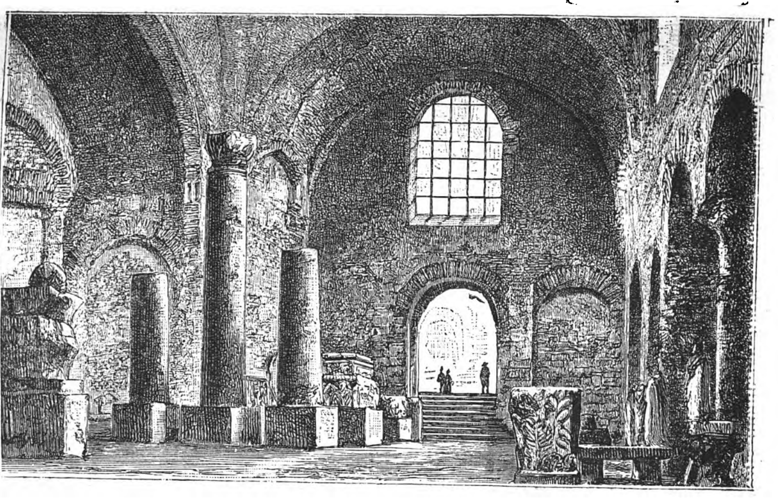
§ 15. — PARIS A L'ÉPOQUE DE JULIEN. — SÉJOUR DE CÉSAR DANS CETTE VILLE. — ÉLOGE DES GAULOIS.

« J'étais un jour, pendant l'hiver, dans ma chère ville de Lutèce (c'est ainsi que les Gaulois appellent la petite ville fortifiée des Parisiens) ; elle forme une île de grandeur moyenne, située dans le fleuve, qui l'entoure de toute part. Deux ponts de bois y conduisent de chaque côté; rarement la rivière croît ou

1. Ammien Marcellin, liv. XVI et XVII, *passim*. L'empereur a raconté lui-même, dans une lettre au sénat d'Athènes, avec plus de sobriété qu'Ammien, les campagnes que l'on vient de lire.

Thermes de Julien (vue extérieure).

diminue; elle reste ordinairement pendant l'été ce qu'elle est pendant l'hiver; elle fournit une eau très agréable et d'un aspect très limpide à qui veut en boire, et, comme les habitants sont dans une île, c'est là surtout qu'ils vont puiser de l'eau. L'hiver y est extrêmement doux à cause, dit-on, de la chaleur de l'Océan, qui n'en est pas éloigné de 900 stades, et il est probable que de là se répand sur cette terre un air tiède, et l'eau de mer paraît en effet plus chaude que l'eau douce; que ce soit pour cette raison ou pour une autre, qui m'est inconnue, les choses sont ainsi. L'hiver est donc assez doux pour les habitants de ce pays; aussi d'excellentes vignes y poussent-elles; ils ont même l'art d'élever des figuiers; pendant l'hiver, ils les enveloppent de paille comme d'un vêtement ou d'autres couvertures du même genre dont on se sert pour protéger les arbres contre les injures du temps. A cette époque (358), l'hiver était plus rigoureux que de coutume, et le fleuve charriait comme des croûtes de marbre qui semblaient sur le point de réunir les rives du fleuve et de faire comme un pont. J'étais assez endurci à ces sortes de choses et je ne souffrais jamais que l'on chauffât ma chambre à coucher, comme ils ont l'habitude de le faire, au moyen de poêles, et cependant tout était disposé dans ma demeure pour recevoir du feu, et cela m'arriva encore à cause de ma dureté et, je puis presque le dire, de mon inhumanité envers moi-même : car je voulais m'accoutumer à supporter cette température, alors même que se faisait le plus vivement sentir le besoin de cette chaleur factice. Comme l'hiver devenait de plus en plus dur, je ne



Thermes de Julien (vue intérieure).

permis même pas alors à mes serviteurs de chauffer ma demeure, craignant de mettre en mouvement toute l'humidité qui était dans les murs; je donnai l'ordre d'apporter du feu tout allumé et des charbons embrasés. Bien qu'ils fussent en petit nombre, ils firent cependant sortir des murs une vapeur qui, s'étan portée à ma tête, me fit succomber au sommeil. Je craignis fort d'être suffoqué; porté dehors, et ayant, sur le conseil des médecins, rejeté la nourriture que j'avais prise en petite quantité, je me sentis soulagé, et la nuit ne m'en fut que plus légère. C'est ainsi qu'au milieu des Gaulois je m'infligeais à moi-même de nouvelles rigueurs. Le spectacle des mœurs rustiques des Gaulois me les rendait faciles.

« Dès que j'ai eu atteint l'âge d'homme, j'ai été envoyé au milieu des Gaulois, des Germains, en pleine forêt Hercynienne; j'ai vécu avec eux pendant longtemps, comme un chasseur qui passerait sa vie au milieu de sauvages combattant les bêtes fauves; j'y ai trouvé des mœurs qui ne savent ni aduler ni flatter, mais vivre librement avec simplicité sous des lois égales. J'ai vécu parmi des peuples fiers et guerriers qui ne connaissaient que Vénus, déesse des mariages, et Bacchus, qui donne la gaieté, et qui n'honorent la première que pour avoir des enfants, et l'autre que pour boire ce qu'il est possible à chacun de prendre de vin. Il n'y a point de licence dans leurs théâtres, point d'indécence, et la danse lascive du cordace n'est point admise sur la scène. Ils ont abandonné les danseurs qui s'étaient montrés sur le théâtre, parce qu'ils leur paraissaient ressembler à des fous ridicules,

« Les Gaulois m'aimaient à cause de la ressemblance de mes mœurs avec les leurs; non-seulement ils prenaient les armes pour moi, mais ils m'offraient encore leurs richesses, et me forcèrent souvent malgré moi à accepter; en toute chose, ils m'obéissaient avec plaisir [1]. »

§ 16. — JULIEN REÇOIT LA SOUMISSION DES FRANCS SALIENS. DÉFAITE DES CHAMAVES (358 après J.-C.).

« César, tout en hivernant chez les Parisiens [2], faisait ses dispositions pour prévenir les Alamans, prêts à former une ligue nouvelle. C'est l'habitude des Gaulois de n'entrer en campagne qu'au mois de juillet, et il lui fallait jusque-là contenir son impatience. Les opérations ne pouvaient commencer, en effet, avant que la fonte des neiges et des glaces eût permis l'arrivée des convois venant d'Aquitaine. Julien, après avoir médité son plan, s'arrêta enfin à l'idée de devancer la saison et de tomber sur les barbares à l'improviste. Il ouvrit donc les magasins et fit prendre à ses soldats une provision de biscuit pour vingt jours.

1. Extrait de l'empereur Julien dans le *Misopogon*, mot qui signifie haine de la barbe. Julien portait la barbe, comme un stoïcien; le peuple d'Athènes le tourna en dérision à ce sujet; l'empereur répondit par le *Misopogon*, apologie de lui-même et des nations moins énervées du Nord.

2. C'est dans le palais dit des *Thermes*, dont il ne reste plus, en effet, que la partie consacrée aux bains, que Julien résidait. Paris avait, à la même époque, des arènes.

Puis il se porta contre les Francs dits Saliens, qui s'étaient établis de leur propre autorité sur le territoire romain, en Toxiandrie (Zélande). A Tongres, il rencontra une députation de ce peuple, qui, le supposant encore dans ses quartiers d'hiver, lui faisait offrir la paix. Ils étaient chez eux, à les entendre, et promettaient de s'y tenir tranquilles, pourvu qu'on ne vînt pas les y troubler. Julien amuse les députés quelque temps par des paroles ambiguës et finalement les congédie avec des présents, leur laissant croire qu'il attendrait leur retour. Mais ils n'eurent pas plus tôt le dos tourné qu'il se remit en marche; et, faisant suivre à Sévère la rive du fleuve, afin d'étendre sa ligne d'attaque, il tombe comme la foudre sur le gros de la nation, qu'il trouva plus disposée à s'humilier qu'à se défendre. Le succès le disposait à la clémence : aussi les reçut-il en grâce quand ils vinrent se livrer avec leurs biens et leurs enfants. De là, se jetant sur les Chamaves, qu'il avait à punir d'une semblable agression, il les défait avec une égale promptitude. Une partie de la nation lui opposa une vive résistance et fut faite prisonnière; le reste gagna précipitamment ses retraites, où César s'abstint de le poursuivre, voulant ménager les forces de ses soldats. Les vaincus cependant, afin d'assurer leurs chances de salut, ne tardèrent pas à lui envoyer une députation qui implora la paix à genoux. Elle leur fut accordée, à la seule condition de retourner dans leur ancien pays. »

Julien complète ces succès en relevant trois forts sur la Meuse et en imposant la paix aux rois alamans Suomaire et Hortaire.

§ 17. — ESPRIT DE JUSTICE DE JULIEN.

« Julien, qui s'était illustré par une série de victoires, débarrassé un instant des soucis de la guerre, ne travailla pas avec moins de zèle, durant ses quartiers d'hiver, au bonheur des provinces. Veiller à l'égale répartition des impôts, réprimer tout abus de pouvoir, écarter des affaires les gens qui profitent des malheurs publics pour augmenter leurs riches patrimoines, ne permettre aux magistrats aucun déni de justice : telle était sa constante sollicitude. Ce qui facilitait sa tâche dans cette dernière partie de l'administration, c'est qu'il siégeait lui-même comme juge lorsque l'importance des procès ou la qualité des personnes l'exigeait, et toujours il se montra dispensateur intègre de la justice. Un seul exemple suffira pour établir la droiture de son caractère sous ce rapport. Numerius, ex-gouverneur de la Narbonaise, fut accusé de vol, et, par une rigueur inouïe, parut publiquement devant le tribunal du prince. Comme les preuves du délit manquaient et que Numerius repoussait tous les chefs d'accusation par une négation énergique, l'orateur Delphidius, son adversaire, voyant l'accusation désarmée, ne put contenir son emportement et s'écria : « Qui donc, illustre César, sera coupable s'il suffit de nier ? — Et qui, lui répondit fort à propos Julien, sera innocent s'il suffit d'accuser ? » C'est ainsi que se comporta souvent ce prince dans les affaires civiles. »

§ 18. — PRÉPARATIFS D'UNE NOUVELLE EXPÉDITION CONTRE LES ALAMANS.

« Julien méditait une sérieuse expédition contre les Alamans, dont plusieurs bourgades paraissaient suspectes et capables d'une nouvelle et furieuse agression, si on ne les domptait, comme on avait soumis les autres ; mais il fallait se presser d'agir. Il fut d'abord embarrassé sur le moyen de dérober sa marche à l'ennemi, afin de le surprendre en fondant sur lui à la première occasion favorable. Voici ce qu'il décida, et le succès prouva que le plan avait été sagement conçu : sans découvrir son dessein à personne, et sous prétexte d'une ambassade à Hortaire, l'un des rois alors en paix avec nous, et voisin des bourgades suspectes, il lui envoya Hariobaude, tribun hors de charge, mais d'une valeur et d'une fidélité à toute épreuve. De là, cet officier devait se porter sur les frontières des peuples qu'on voulait attaquer et dont il parlait la langue, afin qu'il pût découvrir ce qu'ils méditaient. Hariobaude partit résolument pour cette mission.

« Julien, de son côté, rassembla ses troupes en temps opportun. Il regardait comme indispensable d'occuper et de mettre en état de défense, avant l'engagement complet des hostilités, plusieurs places fortes qui avaient été détruites. Il voulait aussi rétablir les magasins de subsistances qui avaient été incendiés et les pourvoir des vivres que la Bretagne avait coutume d'envoyer. Tout cela fut exécuté avec une promptitude incroyable. Les magasins, rapidement cons-

truits, regorgèrent aussitôt de vivres. En un clin d'œil il occupa sept villes : Castra Herculis, Quadriburgium, Tricesimæ, Novesium, Bonna, Antunnacum et Bingium (Erkelens, Bimmen, Santen, Nuys, Bonn, Andernach et Bingen). Dans cette dernière place, il fut rejoint à propos par le préfet Florence, qui lui amenait un corps de troupes et des vivres pour longtemps. Un point essentiel, c'était de réparer les murailles de ces villes, pendant que rien ne s'y opposait. On put voir alors combien les barbares étaient retenus dans le devoir par la crainte, et les soldats romains par l'affection qu'ils portaient à leur général. Les rois alamans, fidèles au pacte conclu l'année précédente, envoyèrent sur leurs chariots des matériaux nécessaires aux constructions, et les soldats auxiliaires, qui méprisaient toujours ces sortes de corvées, gagnés par l'affabilité de Julien, se prêtèrent avec empressement au désir de leur général, jusqu'à porter sur leurs épaules des solives de plus de cinquante pieds de long.

« Tandis que le travail avançait rapidement, Hariobaude revint rendre compte de ce qu'il avait découvert. Son arrivée fut le signal du départ ; toute l'armée se dirigea alors sur Mayence, où s'éleva une vive contestation : Florence et Lupicin, le successeur de Sévère, soutenaient opiniâtrément qu'on devait jeter un pont en cet endroit, pour traverser le fleuve. Julien s'y opposa avec fermeté et dit qu'il ne fallait pas mettre le pied sur les terres des peuples avec qui l'on était en paix, de peur que le soldat, comme il arrive souvent, habitué à détruire tout ce qu'il ren-

contre, ne donnât lieu à rompre brusquement les traités. »

§ 19. — EXPÉDITION DE 349 CONTRE LES ALAMANS.

« Cependant les Alamans, contre lesquels nous marchions, voyant le péril s'approcher, enjoignirent avec menaces au roi Suomaire, qui était devenu notre allié par le dernier traité, de s'opposer à notre passage du Rhin : ses possessions en effet touchaient à l'autre rive. Mais, Suomaire protestant qu'il était trop faible pour nous résister seul, ils vinrent en force près de Mayence, résolus d'opposer les derniers efforts au passage de notre armée. On comprit alors toute la sagesse des refus de Julien : d'un côté, on évita tous les dégâts qui eussent été faits sur les terres de nos alliés; de l'autre, en choisissant un autre point avantageux pour y jeter un pont, on épargna la vie de nos soldats, qui ne furent point exposés pendant cette opération aux coups d'un ennemi belliqueux.

« Sur la rive opposée, les barbares suivaient d'un œil attentif tous nos mouvements. Chaque fois qu'ils nous voyaient dresser nos tentes, ils s'arrêtaient, et passaient la nuit sous les armes, disposés à défendre le passage du fleuve. Nos troupes, parvenues au lieu qu'on avait choisi, se reposèrent, après s'être retranchées. Julien appela Lupicin au conseil et ordonna aux tribuns les plus sûrs de tenir prêts avec des pieux trois cents soldats armés à la légère, sans dire où ni comment il voulait les employer. Vers le

milieu de la nuit, on les mit dans quarante petits bateaux, les seuls qu'on pût trouver, avec ordre de descendre le fleuve dans le plus grand silence, sans même faire usage des rames, pour que le bruit de l'eau battue n'attirât pas l'attention des barbares, et de gagner habilement et avec adresse le rivage opposé, pendant que les ennemis s'amuseraient à considérer les feux que nous avions allumés.

« Pendant que ce coup de main s'exécutait, le roi Hortaire, notre allié, qui, sans intention de rompre avec nous, avait conservé avec ses compatriotes des rapports de bon voisinage, recevait les rois alamans nos ennemis, avec leurs parents et leurs vassaux, à un festin qui, selon l'usage des barbares, se prolongea jusqu'à la troisième veille de la nuit. Le hasard voulut qu'en se retirant ils fussent rencontrés des nôtres, qui ne purent en tuer ni en prendre un seul ; les ténèbres et la vitesse de leurs chevaux favorisèrent leur fuite, mais on fit main basse sur les esclaves et les valets qui les suivaient à pied. Un petit nombre se déroba, grâce à l'obscurité de la nuit.

« La nouvelle du passage des Romains, qui comptaient bien, d'après les expéditions précédentes, être au bout de leurs peines, puisqu'ils avaient pu rejoindre l'ennemi, frappa de terreur les rois alamans et toute leur multitude, dont la seule pensée avait été d'empêcher la construction d'un pont : aussi, saisis d'effroi, et leur fureur indomptable se calmant tout à coup, ils prirent la fuite et ne songèrent qu'à transporter plus loin leurs familles et leurs biens. Le pont fut donc construit sans obstacle, et, contre son



attente, la population allemande vit nos légions traverser les États du roi Hortaire sans causer à personne le moindre dommage. Mais, dès qu'on eut mis le pied sur le sol ennemi, tout fut mis à feu et à sang. »

§ 20. — LA PAIX ACCORDÉE AUX ROIS ALAMANS.

« Après avoir brûlé les clôtures qui fermaient leurs faibles cabanes, après avoir égorgé un grand nombre d'habitants et forcé les autres à se rendre, on arriva au lieu nommé *Capellatius* ou *Palas*, situé sur les limites du territoire alaman et des terres burgondes. On y campa pour rassurer et recevoir les deux rois Macrien et Hariobaude; ils étaient frères, et la vue du danger qui les menaçait les porta à demander la paix en tremblant.

« Le roi Vadomaire, dont les possessions étaient voisines de Bâle, suivit cet exemple. Il fut accueilli avec égards sur la présentation de lettres de Constance, qui le recommandait chaudement. L'empereur l'avait déjà admis autrefois au nombre des alliés de Rome. Macrien, lorsqu'il fut avec son frère au milieu de nos aigles et de nos enseignes, qu'il voyait pour la première fois, ne put contenir l'admiration que lui causait l'éclat de notre armée et demanda grâce pour les siens. Vadomaire, notre voisin et notre allié, n'exaltait pas moins notre appareil militaire, mais en homme pour qui cet éclat n'était pas absolument nouveau. Après de longues délibérations, on s'accorda enfin à donner la paix à Macrien et à Hariobaude.

Quant à Vadomaire, qui était venu autant pour assurer sa tranquillité que pour solliciter la paix au nom des rois Urius, Ursicin et Velstrape, la réponse présentait de nombreuses difficultés. Les conventions ne lient guère les barbares. Un traité conclu par intermédiaire aurait-il assez de force pour contenir ceux-ci, dès que nous aurions quitté ces contrées? Mais, quand on eut brûlé leurs moissons et leurs habitations, quand on eut massacré ou fait prisonniers bon nombre de leurs gens, ils envoyèrent directement et en leurs propres noms des députés, qui implorèrent notre pitié avec autant de soumission que s'ils eussent eu à se reprocher les ravages dont ils étaient victimes. La paix leur fut accordée aux mêmes conditions qu'aux autres. On leur imposa surtout la remise immédiate des prisonniers qu'ils avaient faits dans leurs incursions. »

§ 21. — CONSTANCE ENLÈVE DES TROUPES A JULIEN.

« Constance, tout en se hâtant de porter secours à l'Orient, menacé par les Perses, d'après les rapports unanimes des espions et des transfuges, était dévoré d'envie devant l'éclat des vertus de Julien. La renommée publiait partout les travaux et les brillants succès de ce prince, qui avait détruit plusieurs royaumes alamans et repris dans la Gaule des villes aux barbares, désormais soumis et rendus tributaires. C'était autant de blessures portées à la vanité jalouse de l'empereur, qui craignait que l'avenir ne lui en réservât de plus cruelles encore. Aussi, par le conseil, dit

on, du préfet Florence, il envoya en Gaule Décence, tribun des secrétaires, avec ordre de tirer de l'armée de Julien toutes les troupes auxiliaires, composées d'Hérules, de Bataves, de Pétulants et de Celtes, de prendre dans chacun des autres corps trois cents hommes d'élite, et de diriger le tout sur l'Orient, avec assez de diligence pour que ces troupes pussent au printemps agir contre les Perses. Lupicin était formellement désigné pour commander ce détachement, car on ignorait à la cour qu'il fût en Bretagne. En outre, Sintala, grand écuyer de César, reçut pareillement ordre de prendre l'élite des scutaires et des gentils et de l'amener.

« Julien se soumit sans murmurer aux volontés de son supérieur. Cependant il ne put s'empêcher de protester contre tout emploi de contrainte à l'égard des soldats d'outre-Rhin, qui avaient stipulé en s'engageant qu'on ne les mènerait jamais au delà des Alpes ; il crut devoir représenter qu'il était à craindre que cette violence ne dégoutât ces étrangers de nous offrir à l'avenir leurs services. Mais il parla en vain. Le tribun, dédaignant les plaintes de Julien, ne songea qu'à obéir à Constance ; après avoir choisi ce qu'il y avait de plus vigoureux et de plus dispos dans l'armée, il partit à la tête de ce corps d'élite, tout joyeux d'avancer par là sa fortune.

« Restait à expédier le complément des troupes demandées. Julien, très anxieux, sentait tout ce que sa position avait de critique. Il connaissait le caractère farouche de ses soldats et n'oubliait pas que les ordres de l'empereur étaient péremptoires. L'absence

du général de la cavalerie augmentait encore ses inquiétudes. Il commença par mander le préfet, qui s'était rendu à Vienne sous prétexte d'y établir des magasins, mais en réalité pour s'éloigner de l'armée, parce qu'il se rappelait qu'autrefois, dans un de ses rapports à Constance, il avait conseillé de retirer des Gaules les troupes qui les avaient défendues et qui étaient redoutées des barbares. Florence, à la réception des lettres de Julien, qui l'invitait à venir l'aider de ses avis, ne répondit que par un refus obstiné. Les lettres de Julien disaient en effet (ce qui était loin de rassurer le préfet) que, dans les circonstances difficiles et dangereuses, le poste du chef de la cavalerie était près du général. Julien ajoutait même que, s'il persistait à le laisser seul, il allait lui-même déposer le titre de César, préférant la mort à la honte de souscrire à la ruine de ces provinces ; mais toutes ces raisons n'ébranlèrent pas Florence. »

§ 22. — SOULÈVEMENT DES TROUPES APPELÉES PAR CONSTANCE. JULIEN PROCLAMÉ EMPEREUR.

« Au milieu de ces incertitudes causées par l'absence de Lupicin et par la pusillanimité de Florence, Julien, après quelque hésitation, crut ne pouvoir mieux faire que de presser officiellement le départ et fit mettre en marche les troupes qui avaient déjà quitté leurs quartiers. Au moment où l'on publiait l'ordre, quelqu'un jeta clandestinement près des enseignes des Pétulants un libelle qui entre autres choses portait : « On « nous chasse comme des proscrits aux extrémités du

« monde, et nos familles, que nous avons arrachées à « la servitude au prix de notre sang, vont retomber « sous le joug des Alamans. »

« Cette pièce fut portée au quartier général, et Julien, trouvant que ces plaintes étaient fondées, ordonna que les familles de ces soldats les accompagneraient dans leur marche et permit d'employer les voitures de transport en usage dans ces occasions. Comme on hésitait sur la route qu'on prendrait, le notaire Décence proposa de les faire passer par Paris, que Julien n'avait pas encore quitté. On suivit cet avis. A l'entrée des troupes dans les faubourgs de cette ville, Julien, selon sa coutume , alla au-devant d'elles, loua ceux qu'il connaissait, les exhorta tous à bien faire, et les encouragea à se rendre avec sérénité près de l'empereur. « Là, disait-il, ainsi que la générosité, la « puissance est illimitée ; là enfin les attendaient des « récompenses dignes de leurs travaux. » Pour traiter ensuite avec distinction des hommes qui étaient à la veille d'entreprendre une si longue marche, il invita les officiers à sa table et leur permit de demander ce qu'ils souhaitaient. Cette bienveillance les toucha profondément ; ils se retirèrent pénétrés de douleur en pensant qu'un sort rigoureux les arrachait à leur patrie et à un chef d'une aménité si grande. Pénétrés de ces tristes idées, ils rentrent dans leurs quartiers. Mais, vers le commencement de la nuit, les esprits s'échauffent, les murmures éclatent ; l'aigreur du chagrin se tourne en désespoir et bientôt en révolte ; on court aux armes ; on se rend au palais avec une rumeur effroyable ; on en bloque toutes les issues.

Julien est proclamé Auguste, et on demande sa présence à grands cris. La nuit cependant force les agitateurs à attendre ; mais, au point du jour, le prince, obligé de paraître, est de nouveau salué Auguste par un redoublement d'acclamations unanimes. »

§ 23. — RÉSISTANCES DE JULIEN.

« Julien cependant résistait résolument. Il adjurait tous et chacun d'eux, tantôt d'une voix indignée, tantôt d'un ton suppliant; il les priait, les conjurait en étendant les mains vers eux de ne pas ternir l'éclat de tant de victoires par un acte inconsidéré, de ne pas donner lieu par une révolte à des guerres civiles. Puis, profitant d'un moment de calme, il ajouta avec douceur : « Point d'emportement, je vous en conjure ; « ce que vous désirez tous peut être obtenu sans ré- « volte, sans guerre civile. Puisque le sol de la patrie « a tant de charmes pour vous, puisque vous redoutez « tant des lieux nouveaux et des pays étrangers, re- « tournez dans vos cantonnements ; vous ne franchirez « point les Alpes malgré vous. Je me charge de vous « justifier près d'Auguste, dont je connais la sagesse et « l'équité. » A ces mots, les clameurs éclatent de toutes parts ; les reproches et les injures s'y mêlent de toutes parts, et Julien se voit forcé de souscrire à la volonté de ses soldats. Élevé sur le bouclier d'un fantassin, il fut proclamé Auguste d'une voix unanime. On voulut l'orner du diadème, et, comme il déclara qu'il n'avait jamais possédé d'ornement semblable, on demanda le collier ou toute autre parure de tête

de son épouse ; il refusa, en disant qu'un ajustement féminin inaugurerait mal un commencement de règne. On prit alors une aigrette de cheval, pour que le nouvel Auguste portât du moins un insigne du pouvoir suprême. Julien la repoussa comme une indécence. Alors un certain Maurus, hastaire parmi les Pétulants, promu depuis à la dignité de comte, détacha le collier dont il se servait comme porte-enseigne et le posa hardiment sur la tête de Julien. Ce prince, poussé à bout, et comprenant qu'il ne pouvait échapper à la mort s'il persistait dans son refus, promit à chaque soldat cinq pièces d'or et une livre d'argent.

« Cette transaction n'était pas faite pour calmer les inquiétudes de Julien, qui prévoyait ce qui arriverait. Il mit le diadème de côté, ne parut pas en public, et ne vaqua même plus aux affaires les plus sérieuses et les plus urgentes. »

§ 24. — JULIEN EMPEREUR. — SA HARANGUE AUX SOLDATS.

« Tandis que pour se soustraire aux maux qui le menaçaient Julien vivait retiré dans les recoins les plus obscurs de sa demeure, un décurion du palais, poste assez considéré, se met à parcourir précipitamment les quartiers des Pétulants et des Celtes, criant partout qu'on venait de commettre une action atroce, et que le prince qu'ils avaient élu Auguste la veille avait été clandestinement assassiné. A ces mots, les soldats, que ce qu'ils ignorent met en mouvement autant que ce qu'ils savent, agitent leurs javelots, bran-

dissent leurs épées et courent confusément (comme cela arrive dans les émeutes) occuper les issues du palais. Les sentinelles, alarmées, les tribuns et le commandant de la garde (*excubitor*), appréhendant quelques perfidies de l'inconstance des soldats, prennent précipitamment la fuite. Cependant, en présence du calme qui régnait partout dans le palais, l'effervescence s'apaise. On leur demande la cause de cette irruption si brusque et si intempestive : nul d'entre eux ne sait que répondre. C'est, disent-ils enfin, qu'ils ont craint pour la vie du prince. Les troupes ne quittèrent la place qu'après qu'on les eut introduites dans la salle du conseil, où elles virent Julien revêtu des ornements de la dignité impériale.

« A la nouvelle de ce qui s'était passé à Paris, les troupes qui étaient parties sous la conduite de Sintula s'arrêtèrent dans leur marche et revinrent tranquillement rejoindre Julien. Le lendemain, par ordre du prince, toutes les troupes furent convoquées au champ de Mars. Julien, environné des aigles, des enseignes, des étendards et des cohortes armées, monta avec plus de pompe que de coutume sur son tribunal. Il s'arrêta quelques instants à considérer le maintien des assistants, puis, ne voyant autour de lui que l'allégresse sur tous les visages, d'une voix éclatante et sonore, afin qu'on pût mieux l'entendre au loin, il prononça ce discours :

« Généreux et fidèles défenseurs de l'État et de « ma personne, vous qui avez tant de fois exposé vos « jours avec moi pour le salut des provinces, la cir« constance critique où nous nous trouvons — puis-



« que par une résolution inébranlable vous venez de « m'élever du rang de César à celui d'Auguste — « exige que je vous entretienne en peu de mots des « sages précautions que la prudence veut que nous « prenions. Vous le savez comme moi, j'étais encore « adolescent quand je fus décoré de la pourpre pour « la forme seulement; une direction divine me confia « alors à vos soins. Depuis ce moment, je ne me suis « jamais écarté de la ligne du devoir. Toujours à votre « tête, vous m'avez vu partager tous vos travaux, lors- « que des nations féroces, après avoir saccagé nos « villes et massacré plusieurs milliers de nos conci- « toyens s'apprêtaient à consommer la ruine de nos « provinces. Il est inutile de vous rappeler combien « de fois au milieu de l'hiver, malgré la rigueur de « la saison, et dans un temps où les travaux de Mars « demeurent ordinairement suspendus tant sur terre « que sur mer, nous avons repoussé les Alamans et « fait essuyer des pertes considérables à ces peuples « jusqu'alors indomptés. Mais ce que je ne saurai « passer sous silence, c'est cette brillante journée de « Strasbourg, qui apporta, pour ainsi dire sur ses « ailes, l'éternelle liberté des Gaules; c'est là où, « courant à travers une grêle de traits, je vous vis, « animés d'un courage qui vous est propre depuis « longtemps, semblables à des torrents, fondre sur « l'ennemi, le mettre en pièces ou le chasser dans le « fleuve, et ne perdre qu'un petit nombre de nos « amis, dont nos éloges ont bien mieux honoré les « funérailles que ne l'auraient fait nos regrets. A « vous qui avez si bien mérité de la patrie, dirai-

« je ce qui reste à faire pour que le souvenir en soit « vivant chez la postérité la plus reculée? Défendre « aussi énergiquement contre toute agression celui « que vous avez élevé au rang suprême. De mon côté, « pour maintenir l'ordre, pour que les récompenses « soient toujours le prix de la valeur et que l'avan- « cement ne soit plus celui de l'intrigue, je décrète, « sous la sanction de cette illustre assemblée : que, « pour toute promotion dans l'ordre civil ou dans « l'ordre militaire, il ne sera fait acception d'autre « titre que le mérite personnel, et que la honte sera « le partage de quiconque tâchera d'obtenir de l'avan- « cement par la voie des recommandations. »

« Les simples soldats, qui depuis longtemps se voyaient exclus des grades et des récompenses, animés par ces paroles de l'espoir d'un meilleur sort, saluèrent cette déclaration par le retentissement approbateur de leurs piques sur leurs boucliers [1]. »

§ 25. — DERNIÈRE EXPÉDITION DE JULIEN. — IL QUITTE LES GAULES.

« Cependant Julien, satisfait de l'accroissement de sa fortune et de la confiance de l'armée, afin de tenir ses troupes en haleine, et pour ne pas encourir lui-même le reproche d'indolence ou d'apathie, après avoir envoyé une ambassade à Constance, se porta sur les frontières de la seconde Germanie, avec un

1. Julien donne les mêmes détails presque mot pour mot dans la lettre au sénat d'Athènes.



armement proportionné à l'entreprise qu'il méditait. Il marcha sur la ville de Tricesme, puis, passant le Rhin, il tomba sur le pays des Francs Attuaires, race turbulente qui ravageait insolemment les frontières de la Gaule. Il les attaqua à l'improviste et les défit sans peine, parce qu'ils ne s'attendaient pas à une attaque, confiants qu'ils étaient dans le détestable état de leurs routes, où jamais ne s'étaient aventurées les armées romaines. Il leur prit ou tua beaucoup de monde. Le reste fit humblement sa soumission et reçut du vainqueur, qui voulait donner la sécurité aux frontières des Gaules, la paix aux conditions qu'il lui plut de dicter. Julien revint ensuite sur ses pas, repassa le Rhin, visita les garnisons qui étaient sur la frontière et se rendit au pays des Rauraques. Enfin, après avoir repris possession et pourvu à la sûreté de ce pays, où les barbares se croyaient établis pour toujours, il se dirigea par Besançon sur Vienne pour y passer l'hiver [1]. »

Julien quitta la Gaule pour aller prendre la couronne impériale à Constantinople. Constance meurt avant son arrivée. Le libérateur des Gaules, après avoir tenté son impuissante restauration du paganisme, devait mourir dans une bataille contre les Perses (363). *La Gaule est dès ce moment la proie des usurpateurs et des envahisseurs.*

1. Depuis le § 16 extraits d'Ammien Marcellin.

V

LE PREMIER BAN DE LA GRANDE INVASION DES BARBARES EN GAULE. — L'INVASION DE 406.

§ 1. — ÉTAT DE LA GAULE D'APRÈS LE POÈTE CLAUDIEN VERS L'AN 403.

A la veille de l'invasion qui devait détruire l'empire romain et dont la Gaule romaine devait subir les premières atteintes, Claudien, le panégyriste de Stilicon, maître de la milice de l'empereur Honorius, successeur de Théodose en Occident, vainqueur d'Alaric et des Visigoths en Orient, conservait encore bien des illusions. Une courte et brillante campagne du héros barbare au delà des Alpes inspire le passage suivant au poète latin :

« Partout où se portent tes aigles triomphantes, ô Stilicon, tes nombreux compagnons tarissent l'eau des fleuves. Faut-il nous étonner que l'ennemi succombe dans tes batailles, quand la terreur suffit pour l'abattre? Le Franc, avant d'avoir entendu nos trompettes, a déjà mordu la poussière ; le Suève n'a pas encore senti les coups de nos glaives, qu'il reconnaît nos lois ; la Germanie, qui le croirait? a plié sans

combat son audace sous le joug. O Drusus! ô Trajan! que sont vos exploits auprès des siens? Stilicon n'a pas mis plus de jours à dompter le Rhin qu'il ne vous fallut d'années. De la source du fleuve aux lieux où ses flots partagés roulent vers une mer bordée de marais, Stilicon a dévoré l'espace. Pareille à la foudre, sa course devance la rapidité de l'onde. Partie du berceau du Rhin, la paix croissait avec ses eaux. Des rois, à la blonde chevelure, des rois, noms jadis fameux, qui avaient rejeté également les présents et les prières de nos princes, accourent aux ordres de Stilicon. Un léger esquif les porte par delà le fleuve, partout où tu les appelles. La renommée ne les a pas trompés sur ta justice : ils trouvent en toi un héros à la fois sensible et fidèle. A son arrivée, le Germain te craignait; il t'aimait à son retour. Ces hordes redoutées, qui vendaient à Rome leur inaction et, pour un or vil, lui accordaient un honteux repos, aujourd'hui, l'air abattu, suppliant, offrent leurs fils pour gages de la paix qu'ils demandent. Le Rhin, grâce à toi, a dépouillé ses fureurs menaçantes. Le Salien, aujourd'hui, cultive ses campagnes; le Sicambre courbe en faux son épée; et le voyageur, à la vue des deux rives, cherche la rive soumise à Rome. Aujourd'hui, le Belge peut, sans irriter le Chauque, guider par delà le fleuve ses brebis affamées; les troupeaux des Gaulois traversent le Weser et parcourent les montagnes des Francs. Aujourd'hui, le chasseur s'égare sans danger sous les silencieux ombrages de la forêt d'Hercynie, et dans ces bois consacrés à une antique superstition, les chênes

divinisés par les barbares tombent impunément sous nos haches victorieuses. Aussi le Gaulois te rend grâces, lui, qui sans alarmes sur des frontières sans défense, et rassuré contre les attaques ennemies, couvre le Rhin de nouveaux édifices et embellit ses bords, séjour des barbares, des palais enchantés qui décorent ceux du Tibre [1]. »

§ 2. — LA GRANDE INVASION DE 406.

Pour résister aux Visigoths, qui, après avoir été établis en Illyrie, descendent sur l'Italie en l'année 402, Stilicon a été obligé de rappeler les légions qui gardaient la Gaule. L'invasion des Visigoths, sous leur chef Alaric, est à peine repoussée, qu'une immense cohue de barbares fond sur les provinces occidentales de l'empire. Elle se dirige en deux bandes : la première, composée en majorité de Suèves et placée sous les ordres de Radagaise, est exterminée en Italie. La seconde envahit la Gaule, qu'elle couvre de ruines. Saint Jérôme, retiré à Bethléem, exprime ainsi l'épouvante du monde :

« Des nations innombrables et d'une férocité inouïe ont envahi les Gaules entières. Tout l'espace renfermé entre les Alpes et les Pyrénées, compris entre l'Océan et le Rhin, tout cet espace, les Vandales, les

1. Claudien, *Éloge de Stilicon*, liv. Ier, traduct. de la col. Nisard. — Claudien, né à Alexandrie, en Égypte, en 365, poète latin, disparaît de la scène après la mort de son héros et de son protecteur; il a consacré la plupart de ses poèmes à la glorification de Stilicon.

Alains, les Saxons, les Hérules, les Burgondes, les Alamans et les Pannoniens, ô déplorable république! l'ont affreusement dévasté, *car Assur est venu avec eux*. Mayence, noble cité jadis, a été prise et ruinée de fond en comble; on a massacré dans l'église plusieurs milliers d'hommes. Les habitants de Worms ont été exterminés après un long siège. Les habitants de la puissante ville de Reims, les Ambiens, les Atrébates, les Wangons, les plus reculés des humains; les habitants de Tournay, Spire, Strasbourg, ont été emmenés en Germanie. L'Aquitaine et la Novempopulanie, la province Lugdunaise et la Narbonaise, tout, excepté quelques villes, tout a été saccagé. Celles que le glaive menace au dehors, la faim les ravage au dedans. Je ne puis, sans verser des pleurs, parler de Toulouse, qui n'a dû qu'aux vertus du saint évêque Exupère de n'être point tombée encore. Les Espagnes elles-mêmes, sur le point de périr, tremblent chaque jour au souvenir de l'invasion cimbrique [1]. »

§ 3. — SIÈGE ET PRISE DE REIMS PAR LES VANDALES. SAINT NICAISE ET SAINTE EUTROPE.

« Le saint évêque Nicaise, averti par un ange, avait prévu longtemps à l'avance les massacres qui devaient désoler la Gaule, et, pour réprimer la funeste confiance d'une aveugle prospérité, il annonçait les vengeances de la colère divine. Sa charité inquiète portait avec douleur le poids des péchés de son troupeau. Mais ces

1. Saint Jérôme, Lettre XCI.



peuples ne craignaient pas de mépriser la sainte religion, de violer les commandements de Dieu, de se rendre esclaves des vanités, de se souiller des vices de la concupiscence, d'exciter des scandales et des schismes, et d'offenser Dieu par toutes les iniquités.

« Mais tout à coup, au milieu même des jours de prospérité, Dieu suscite la colère des nations les plus barbares : des hordes de Vandales se précipitent furieuses dans les diverses provinces pour venger ses offenses; les murs des villes tombent devant eux; les familles périssent par le glaive avec leur postérité. Les barbares semblent n'aspirer à aucune gloire, ne chercher aucun profit. Ils ne veulent que verser, épuiser le sang humain; ils ne sont altérés que du carnage des chrétiens. Au milieu de cette affreuse tempête, de glorieux évêques brillaient dans les Gaules : à Reims, le grand saint Nicaise; à Orléans, le bienheureux saint Aignan; à Troyes, saint Loup; à Tongres, saint Servais, et quelques autres prélats fameux par leurs vertus, retardèrent longtemps par leurs prières et leurs mérites l'éclat de la colère de Dieu, s'efforçant d'éteindre l'hérésie et les vices parmi le peuple. Cependant les Vandales viennent camper devant Reims, ravagent tout le pays et poursuivent avec acharnement la perte des chrétiens enfermés dans la ville : ils veulent détruire et effacer de la surface de la terre ces ennemis de leurs dieux et des mœurs païennes. A l'exemple de Jésus-Christ, saint Nicaise, prêt à donner sa vie pour ses frères, prend la ferme résolution de ne point abandonner son troupeau : il veut ou se sauver avec eux, ou souffrir

tout ce qu'ils souffriront, dans la crainte qu'en fuyant il ne semblât délaisser le ministère de Jésus-Christ, nécessaire surtout en de si grands périls.

« Cependant les assiégés succombent aux fatigues de la défense, aux veilles, au besoin; l'ennemi, au contraire, redouble de fureur, bat de toutes parts les murs avec succès; tout le peuple est frappé de terreur et de découragement; tous accourent auprès de saint Nicaise, prosterné en prière au pied des autels; désespérés, tremblants de la victoire prochaine des barbares, ils lui demandent des consolations, comme des enfants à leur père. Le pieux évêque était secondé par sainte Eutrope, sa sœur, chaste épouse de Jésus-Christ, qui, mettant sa vertu sous la protection de son frère, l'imitait en tout et ne le quittait jamais. Tous deux animaient le peuple de tous leurs efforts à obtenir la palme du martyre, et demandaient en même temps pour lui au Seigneur le prix de la victoire. Enfin le jour marqué de Dieu pour le triomphe des barbares étant arrivé, aussitôt que saint Nicaise voit leurs hordes furieuses se précipiter dans la ville, accompagné de sa bienheureuse sœur, il se présente au-devant d'eux à la porte de l'église de la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, chantant des hymnes et des cantiques spirituels. Pendant que, tout entier à la sainte psalmodie, il chante ce verset de David : « Mon âme a été comme attachée à la terre, » sa tête tombe tranchée par le glaive. Cependant la parole sainte n'expire pas sur ses lèvres; car sa tête, roulant à terre, poursuit la sentence d'immortalité, et il continue : « Seigneur, vivifiez-moi, selon votre parole. »

« Mais sainte Eutrope, voyant l'impiété s'adoucir à sa vue, et craignant que sa beauté ne fût réservée aux contestations et à la brutalité des païens, se précipite sur le sacrilège meurtrier de l'évêque ; l'insultant à grands cris, provoquant son martyre, elle le frappe d'un soufflet, lui arrache les yeux, animée par une force divine, et les jette à terre. Bientôt égorgée par les barbares, transportés de fureur, et donnant son sang à son Dieu, elle partage avec son frère et d'autres saints la palme du martyre ; car, parmi le peuple, beaucoup, soit clercs, soit laïcs, imitèrent cette constance. On cite entre autres, comme les plus illustres, le diacre Florent et saint Joconde, dont les têtes sont conservées à Reims derrière l'autel de la sainte Vierge Marie, mère de Dieu.

« Cependant les barbares demeurent étonnés de la constance de la vierge et de la subite punition du meurtrier. Les massacres étaient finis, le sang des saints ruisselait à flots ; tout à coup, une horreur d'épouvante les saisit ; ils voient des armées célestes qui viennent venger le sacrilège ; la basilique retentit d'un bruit épouvantable. Redoutant la vengeance divine, ils abandonnent le butin ; leurs bataillons fuient dispersés et quittent en tremblant la ville, laquelle demeura longtemps solitaire ; car les chrétiens, réfugiés dans les montagnes, n'osaient en descendre dans la crainte des barbares, et les barbares redoutaient d'y retrouver les célestes visions qui les avaient frappés. Dieu seul et ses anges veillaient à la garde des saints martyrs ; si bien que la nuit on voyait de loin des lumières célestes ; quel-

ques-uns même entendirent les saints et doux concerts des Vertus et des Dominations du paradis. Rassurés enfin par cette miraculeuse révélation de la victoire divine, les habitants que la Providence avait conservés pour ensevelir les saints rentrent dans Reims en faisant des prières. Arrivés au lieu où gisent les corps, ils sentent s'exhaler une odeur de parfums délicieux. Mêlant la joie aux gémissements, ils célèbrent en pleurant les louanges du Seigneur, préparent pour la sépulture les saintes reliques, et les déposent avec respect en des lieux convenables autour de la ville [1]. »

1. Frodoard, ch. VI, traduct. Guizot. — Frodoard, né en 894 à Épernay, mort en 966, promu à l'évêché de Noyon en 955, fut un des personnages importants du diocèse de Reims. L'histoire des événements de son temps, racontée par lui, a une grande valeur. Les deux premiers livres de l'*Histoire du diocèse de Reims*, rédigés d'après les archives dont il disposa et les traditions qu'il recueillit, ne sont pas de l'histoire proprement dite; mais ils offrent un tableau intéressant des mœurs et des croyances nationales en Gaule au commencement du moyen âge.

VI

INVASION DES VISIGOTHS EN GAULE. — LEUR ÉTABLISSEMENT DANS L'AQUITAINE.

§ 1. — ATAULF, ROI DES VISIGOTHS.

Alaric, roi des Visigoths, qui entra dans Rome après l'assassinat de Stilicon par les ordres d'Honorius, ne survécut pas longtemps au sac de la ville éternelle (410). *Après sa mort et son ensevelissement dans le ruisseau du Busentin, son frère Ataulf lui succède.*

« Alaric mort, les Visigoths élurent pour roi Ataulf, son parent, aussi remarquable par la supériorité de son esprit que par sa beauté; car, bien que sa taille ne fût pas très-élevée, son visage était beau et son corps parfaitement proportionné. Dès qu'il eut pris le commandement, il retourna à Rome et acheva de ronger, comme font les sauterelles, ce qui pouvait avoir échappé au premier pillage. Il dépouilla de leurs richesses, en Italie, non seulement les particuliers, mais encore l'État, sans que l'empereur Honorius pût s'y opposer; et même il emmena en



captivité Placidie, sœur de ce dernier et fille de l'empereur Théodose. Toutefois, séduit par la noblesse de sa race, sa beauté et sa chasteté, il la prit en légitime mariage, dans la ville de Forli, province d'Émilie, et cette alliance réunit en quelque sorte l'empire et la nation des Goths [1]. »

§ 2. — PROJETS D'ATAULF.

« Je me souviens d'avoir entendu à Bethléem le bienheureux Jérôme raconter qu'il avait vu un vieil habitant de Narbonne, élevé à de hautes fonctions sous Théodose, et d'ailleurs religieux, sage et grave, qui avait joui de la familiarité d'Ataulf ; il répétait souvent que ce roi des Goths, homme de grand cœur et de grand esprit, avait coutume de dire que son ambition la plus ardente avait d'abord été d'anéantir le nom romain et de faire de toute l'étendue des terres romaines un nouvel empire gothique, de sorte que tout ce qui était *Romanie* devînt *Gothie*, et que lui, Ataulf, jouât le même rôle qu'autrefois César Au-

1. Jornandès, *Histoire des Goths*, ch. XXXI. — Jornandès, né à la fin du Ve siècle, de race gothique, passe pour avoir occupé le siège épiscopal de Ravenne. Son *Histoire des Goths* n'est qu'un abrégé d'une histoire beaucoup plus étendue qui avait été écrite par le célèbre Cassiodore, secrétaire du roi ostrogoth d'Italie Théodoric. Cet abrégé, malgré le défaut de critique et l'ignorance de l'auteur, n'en est pas moins un des monuments les plus précieux qui nous restent pour la connaissance de l'histoire et de la géographie du Ve et du VIe siècle après Jésus-Christ.

guste ; mais qu'après s'être assuré que les Goths étaient incapables d'obéissance aux lois, à cause de leur barbarie indisciplinable, jugeant qu'il ne fallait pas toucher à l'état des choses existantes, il avait pris le parti de chercher la gloire en consacrant la force des Goths à rétablir dans son intégrité, à augmenter même la puissance du nom romain, afin qu'au moins la postérité le regardât comme le restaurateur de l'empire qu'il ne pouvait détruire [1]. »

§ 3. — ATAULF ÉTABLIT LES VISIGOTHS AU SUD-OUEST DE LA GAULE.

« Quoique les ressources d'Honorius fussent épuisées, Ataulf, en considération de sa parenté avec lui, eut la générosité de le laisser tranquille, et il gagna la Gaule. Dès qu'il y fut entré, les nations voisines, Francs et Burgondes, qui auparavant infestaient cruellement ce pays, commencèrent à se renfermer dans leurs limites. Quant aux Vandales et aux Alains, qui, venus de Pannonie, avaient passé en Gaule et s'y étaient arrêtés, ils se réfugièrent en Espagne et s'y renfermèrent. Ils se rappelaient encore tout le mal que, d'après le récit de leurs pères, le roi des Goths

1. Paul Orose, liv. VII, ch. XLIII, historien et controversiste latin, né à la fin du IVe siècle, à Tarragone. Les Gentils attribuant les calamités de l'empire à l'abolition du paganisme, Paul Orose composa, à la demande de saint Augustin, une *Histoire du monde*, en sept livres, depuis l'origine du monde jusqu'à l'année 410 : écrit apologétique en faveur de la cause chrétienne.

Gébérich avait fait à leur nation, et comme sa valeur les avait chassés de la terre de leurs aïeux.

« Telles furent les circonstances qui ouvrirent les Gaules à Ataulf dès son arrivée. Quand il eut affermi la domination des Goths dans ces contrées, touché des malheurs des Espagnols, il prit le parti de les délivrer des incursions des Vandales et s'introduisit, au moyen de ses richesses, dans Barcelone et l'intérieur de l'Espagne avec des guerriers choisis et fidèles. Il y combattit souvent les Vandales et périt trois ans après avoir soumis la Gaule et l'Espagne, percé au flanc d'un coup d'épée par Varnulf, qu'il avait coutume de railler sur sa taille. Après sa mort, Régéric fut élu roi; mais lui aussi périt par les pièges des siens et perdit encore plus tôt le trône et la vie. »

§ 4. — RÈGNE DE WALLIA.

« Ensuite on élut pour roi Wallia, guerrier aussi brave que prudent : c'était déjà le quatrième depuis Alaric. L'empereur Honorius envoya contre lui, avec une armée, Constantius, homme habile dans l'art militaire et qui s'était illustré dans un grand nombre de combats. Il craignait que Wallia ne rompît le traité conclu depuis longtemps avec Ataulf, et qu'après avoir vaincu les nations qui l'avoisinaient, il ne devînt de nouveau un danger pour l'empire. En même temps, il voulait délivrer d'une sujétion honteuse sa sœur Placidie. Aussi convint-il avec Constantius que, s'il la faisait rentrer dans ses États, soit en faisant la

guerre, ou par quelque moyen que ce fût, il la lui donnerait en mariage. Plein d'une joie triomphante à cette promesse, Constantius réunit des troupes, et, dans un appareil qui déjà ressemblait presque à celui d'un roi, il se dirigea sur l'Espagne. Wallia vint à sa rencontre aux défilés des Pyrénées, avec des forces égales aux siennes. Là des députés furent envoyés de part et d'autre, et il fut convenu que Wallia rendrait Placidie à l'empereur son frère et qu'il marcherait au secours de l'empire dès que le cas l'exigerait. Or, en ce temps-là, un certain Constantin s'était déclaré empereur en Gaule et avait fait César son fils Constant, de moine qu'il était; mais il ne jouit pas longtemps du pouvoir qu'il avait usurpé. Les Goths et les Romains marchèrent de concert contre lui ; il fut tué à Arles, et son fils à Vienne. Après eux, Jovinus et Sébastien voulurent également usurper l'empire; mais, comme ils avaient eu la même témérité, ils eurent le même sort. Wallia, voyant ensuite que les Vandales avaient eu l'audace de dévaster tout sur les frontières d'Espagne, mena aussitôt son armée contre eux et les vainquit. »

§ 5. — LE ROI THÉODORIC ET LA GUERRE CONTRE LES ROMAINS.

« Wallia étant mort, son successeur fut Théodoric, homme doué d'une grande énergie et d'une force de corps extraordinaire, mais en même temps d'une modération extrême, et dont le règne fut aussi heureux pour la Gaule que celui de Wallia l'avait été peu. Sous le consulat de Théodose et de Festus, les

Romains, ayant pour auxiliaires les Huns, qui s'étaient joints à eux, rompirent la paix et marchèrent contre lui dans les Gaules. Ils voulaient venger les désordres commis par une troupe de Goths fédérés qui, à Constantinople, avaient pris parti pour le comte Caïna. Le patrice Aétius était alors maître de la milice. Né de Gaudentius, dans la ville de Donostène, il appartenait à la race belliqueuse des Mœsiens. Endurci à toutes les fatigues de la guerre, un tel homme semblait avoir été créé exprès pour soutenir l'empire romain, auquel il avait assujetti naguère les orgueilleux Suèves et les barbares francs, après leur avoir fait essuyer de sanglantes défaites. C'était Litorius qui commandait les Huns, auxiliaires de l'armée romaine qui s'avançait contre les Goths. Quand les deux armées furent en présence, elles restèrent longtemps l'une et l'autre rangées en bataille; mais, à la fin, voyant que le courage était égal des deux côtés et qu'aucune des deux ne l'emporterait, elles se tendirent la main, et la concorde se rétablit. On renouvela l'ancien traité, on se promit mutuellement de garder avec fidélité la paix, et l'on se retira de part et d'autre [1]. »

1. Jornand., ch. XXXII-XXXIII. L'historien des Goths est très incomplet sur tous les faits du règne de Théodoric Ier. Ce roi chercha en 426 à conquérir Arles, mais il fut repoussé par Aétius; en 436, il prend aux Romains plusieurs villes en Gaule; puis il est battu devant Narbonne par Litorius et les Huns, ses auxiliaires. Vainqueur à son tour près de Toulouse (439), il fait la paix avec Aétius. Le plus grand événement de ce règne est la célèbre bataille des champs Catalauniques (451), où périt glorieusement le roi Théodoric (voy. au chap. suiv.).



VII

L'INVASION D'ATTILA (451). — APOGÉE DE LA DOMINATION DES VISIGOTHS EN GAULE.

§ 1. — ORIGINE, RÉSIDENCE ET PORTRAIT D'ATTILA.

« Attila, chef suprême de tous les Huns, fut le premier, depuis l'origine du monde, dont la puissance s'étendit sur la Scythie presque entière. Aussi le bruit de sa gloire éclatante avait-il retenti chez tous les peuples. Entre autres choses, voici ce que nous trouvons dans le rapport de Priscus, envoyé en ambassade auprès de lui par Théodose le Jeune : « Après « avoir traversé de grands fleuves, le Tysias, le Tibi- « sias, la Dricca, nous parvînmes enfin à l'endroit où « Vindélica, le plus valeureux des Goths, succomba « dans les embûches des Sarmates ; et non loin de là « nous arrivâmes à la bourgade où se trouvait la rési- « dence d'Attila. Cette bourgade, malgré l'expression, « ressemblait à une ville fort étendue. Au milieu, on « voyait un palais en bois, dont les planches étaient si « habilement assemblées, qu'on n'en pouvait découvrir « les joints qu'avec la plus grande attention. Là se

« trouvaient de vastes salles de festin, des portiques
« d'une architecture irréprochable, et une cour dont
« la vaste étendue dénotait une habitation royale.
« C'était là qu'habitait le souverain de toutes les na-
« tions barbares, c'était là le village qu'Attila préfé-
« rait à toutes les villes conquises. »

Attila eut pour père Mondzuc, dont les frères Octar et Roas furent, dit-on, avant lui, rois des Huns, mais non de toute la nation hunnique. Après leur mort, il partagea le trône avec son frère Bléta. Il méditait la conquête de l'univers, et, comme prélude de ses exploits, il égorgea tous les siens; sa puissance grandit en dépit de toute justice, et sa cruauté eut un succès qui fait horreur. Après s'être débarrassé insidieusement de son frère Bléta, qui régnait sur une grande partie des Huns, il soumit à son pouvoir la nation tout entière, et, à l'aide de plusieurs autres peuples qui lui obéissaient, il rêva la conquête des deux premiers empires du monde, celui des Romains et celui des Visigoths. Son armée était, dit-on, de cinq cent mille soldats. Cet homme, né pour mettre en mouvement sa nation et répandre l'effroi dans l'univers, était devancé par une terreur inexprimable. Il était superbe en sa démarche, promenant çà et là ses regards autour de lui; les mouvements mêmes de son corps semblaient révéler l'orgueil de sa puissance. Passionné pour les combats, toujours maître de lui dans l'action, il excellait dans le conseil, se laissait fléchir par les supplications, et se montrait bon pour ceux qu'il avait reçus sous sa protection. Sa taille était courte, sa poitrine large,

sa tête forte; sa physionomie reproduisait tous les traits de sa race : teint bronzé, nez creusé, petits yeux, barbe clairsemée, cheveux grisonnants. Sa confiance naturelle en lui-même, sans avoir jamais éprouvé de défaillance, s'était encore accrue par la découverte du glaive de Mars, qui fut toujours en grande vénération chez les rois des Scythes. Voici, d'après Priscus, comment se fit cette découverte : « Un pâtre voyant boiter une génisse de son troupeau, et ne pouvant trouver la cause de cet accident, se mit à suivre soigneusement la trace de sang de l'animal; il arriva ainsi jusqu'au glaive, sur lequel la génisse en broutant avait mis le pied, le tira de la terre et le porta à Attila. Le prince, fier de ce don, pensa, dans son orgueil, que ce glaive, en mettant en sa main le sort des batailles, l'appelait à être le maître du monde[1]. »

§ 2. — CAUSES DE L'INVASION DES HUNS.

« Genséric, roi des Vandales[2], voyant Attila tout disposé à ravager le monde, le décida facilement par de riches présents à faire la guerre aux Visigoths. Il redoutait la colère de Théodoric, leur roi, pour l'indigne traitement qu'il avait fait subir à sa fille. Celle-ci en effet avait épousé Hunéric, fils de Genséric, et avait d'abord trouvé le bonheur dans une alliance si élevée; mais bientôt Genséric, dont la cruauté sévissait même sur les siens, sur le simple soupçon qu'elle

1. Jornandès, ch. xxxv.
2. C'est le célèbre envahisseur de l'Afrique, le féroce conquérant de Carthage.



avait voulu l'empoisonner, l'avait renvoyée à son père, dans les Gaules, après lui avoir coupé le nez et les oreilles, condamnant ainsi cette infortunée, privée de sa beauté naturelle, à porter perpétuellement la marque de son affreux supplice. Cette cruauté, capable de soulever même des étrangers, devait rendre inévitable la vengeance d'un père.

« Gagné par Genséric, Attila se résolut donc à faire éclater cette guerre qu'il méditait depuis longtemps. Il envoya en Italie à l'empereur Valentinien des députés qui avaient pour mission de semer la discorde entre les Romains et les Goths, afin d'affaiblir par des haines intestines ceux qu'il ne pouvait vaincre par les armes. Il affirmait qu'il ne voulait diminuer en rien l'amitié qui l'unissait au peuple romain; que c'était une guerre particulière entre lui et Théodoric, roi des Visigoths, et qu'il désirait ardemment que Valentinien restât étranger à cette querelle. Le reste de sa lettre ne contenait que les salutations ordinaires les plus flatteuses, colorant ainsi son mensonge de l'apparence de la vérité. Il écrivit également à Théodoric, roi des Visigoths, une lettre conçue dans le même esprit, l'engageant à rompre l'alliance des Romains et à se rappeler l'acharnement que ces derniers avaient mis dans les combats récents qu'ils avaient livrés contre lui. Avant de combattre par les armes, cet homme astucieux combattait par la ruse.

« Alors l'empereur Valentinien envoya aux Visigoths et à leur roi Théodoric des ambassadeurs qui s'exprimèrent ainsi : « Il est de votre prudence, ô le

« plus valeureux des hommes, de vous entendre avec « nous contre ce tyran qui, aspirant à subjuguer le « monde entier, ne s'inquiète jamais de la valeur des « motifs de faire la guerre et tient pour légitime « tout ce qu'il fait. Le cercle de sa puissance s'étend « partout où son bras peut atteindre, et sa licence « égale son orgueil; dédaigneux de tout droit et de « toute justice, il se pose en ennemi du genre humain; « haine donc à celui qui se fait gloire de haïr tous « les hommes! Souvenez-vous, de grâce, et cela ne « peut s'oublier, que les Huns sont venus nous atta- « quer; mais ce qui rend cet ennemi dangereux, ce « sont les pièges qu'il tend pour atteindre son but. « Comment, sans parler de nous, pouvez-vous laisser « tant d'orgueil impuni? Vous dont les armes sont « redoutées, montrez-vous secourables à nos malheurs, « et joignez vos forces aux nôtres; portez secours à « l'empire, cet empire dont vous possédez une por- « tion. Quant à nous, cette alliance, commandée « autant par notre désir que par notre intérêt, est « assez indiquée par les desseins de notre ennemi. »

« Par ce discours et d'autres semblables, les ambassadeurs de Valentinien entraînent le roi Théodoric, qui répondit en ces termes : « Vos désirs sont satis- « faits, Romains; vous nous avez rendus, nous aussi, « ennemis d'Attila. Nous le poursuivrons partout où « il sera, et, bien que ses victoires sur plusieurs puis- « santes nations l'aient enivré d'orgueil, les Goths « savent cependant combattre les superbes. Je n'ai « jamais regardé comme dangereuses que les guerres « injustes, et nul revers n'est à craindre pour celui

« qui combat sous la protection du Ciel. » Cette réponse du chef est vivement acclamée par tous ses compagnons d'armes, qu'imite la foule enthousiaste. Le désir de combattre s'empare de tous; on brûle d'en venir aux mains avec les Huns. Le roi Théodoric se met donc à la tête d'une armée innombrable de Visigoths, laisse dans son palais quatre de ses fils, Frédéric, Turic, Rotmer et Himmérit, et n'amène avec lui pour partager ses fatigues que les deux plus âgés, Thorismund et Théodéric. Heureux entourage que d'avoir près de soi pour auxiliaires et pour soutiens ceux qui nous sont chers et pour qui c'est un bonheur de s'exposer aux mêmes dangers que nous. »

§ 3. — PRÉSAGE DE L'INVASION DES HUNS EN GAULE. SIÈGE ET PRISE DE METZ.

« Le bruit s'était répandu que les Huns voulaient faire irruption dans les Gaules. Il y avait alors dans la ville de Tongres un évêque d'une exquise sainteté, nommé Arvatius. Adonné aux veilles et aux jeûnes, souvent baigné d'une pluie de larmes, il priait la miséricorde du Seigneur de ne pas permettre l'entrée des Gaules à cette nation incrédule et toujours indigne de Dieu. Mais, pressentant par inspiration, que, à cause des fautes du peuple, ce qu'il demandait ne lui était pas accordé, il forma le projet d'aller à Rome, afin que la protection des mérites apostoliques, unie à ses prières, lui obtînt plus facilement ce qu'il demandait humblement au

1. Jornandès, ch. xxxv et xxxvi.

Seigneur. S'approchant donc du tombeau du bienheureux apôtre, il implorait le secours de sa bonté, se consumant dans l'abstinence et le jeûne, au point de rester deux et trois jours sans manger ni boire, et ne mettant aucun intervalle entre ses prières. Lorsqu'il eut passé un long espace de jours dans cet état d'humiliation, il reçut, à ce que l'on rapporte, cette réponse du bienheureux apôtre : « Homme « saint, pourquoi me tourmenter ainsi? Il a été irrévo- « cablement fixé par les décrets du Seigneur que les « Huns viendraient dans les Gaules, et que ce pays « serait dévasté par la plus horrible tempête. Mainte- « nant donc, arme-toi de résolution, fais diligence, dis- « pose ta maison, prépare ta sépulture, aie soin de te « munir d'un linceul blanc; car voici que tu vas quitter « ton corps, et tes yeux ne verront pas les maux que « les Huns causeront à la Gaule, suivant les paroles « du Seigneur notre Dieu. » Le pontife, ayant reçu cette réponse du saint apôtre, hâta son voyage et regagna promptement la Gaule. Arrivé à la ville de Tongres, il apprêta ce qui était nécessaire à sa sépulture, et, disant adieu aux ecclésiastiques et au reste des habitants de la ville, il leur annonça avec des pleurs et des lamentations qu'ils ne verraient plus bien longtemps son visage; ceux-ci, le suivant avec des larmes et des gémissements, le suppliaient humblement et s'écriaient : « Ne nous abandonnez pas, saint père! « ne nous oubliez pas, bon pasteur! » Mais, comme leurs pleurs ne pouvaient le retenir, ils s'en retournèrent après avoir reçu sa bénédiction et ses baisers. Lui donc, étant allé à la ville de Maëstricht, fut atta-

qué d'une légère fièvre et mourut. Son corps, lavé par les fidèles, fut enterré auprès du rempart public.

« Les Huns, étant donc sortis de Pannonie, se jetèrent, dépeuplant le pays, sur la ville de Metz, où ils arrivèrent, ainsi que quelques-uns le rapportent, la veille du saint jour de Pâques. Ils livrèrent la ville aux flammes, passèrent les habitants au fil de l'épée, et égorgèrent même les prêtres du Seigneur devant les saints autels. Rien n'échappa à l'incendie, si ce n'est l'oratoire de saint Étienne, premier martyr et lévite. Je n'hésite pas à raconter ce que j'ai entendu dire à quelques personnes au sujet de cet oratoire. Elles racontent qu'avant l'arrivée des ennemis un homme digne de foi eut une vision, dans laquelle il vit le bienheureux diacre Étienne, s'entretenant avec les saints apôtres Pierre et Paul sur ce désastre, et disant : « Je vous conjure, mes maîtres, d'empêcher « par votre intercession que nos ennemis ne brûlent la « ville de Metz; car elle renferme un lieu où se trou- « vent conservées des reliques de mon humble vie ter- « restre; faites que les peuples connaissent que je puis « quelque chose auprès du Seigneur; et, si tels sont « les forfaits des habitants, que la ville ne puisse éviter « l'incendie, faites au moins que mon oratoire ne soit « point brûlé. » Ils lui répondirent : « Va en paix, « très cher frère; l'incendie ne respectera que ton « oratoire. Quant à la ville, nous n'obtiendrons rien, « parce que la volonté divine a déjà prononcé sa sen- « tence; car les péchés du peuple ont crû en force, et « le bruit de sa méchanceté est monté jusqu'à Dieu : « la ville sera donc livrée aux flammes. » Il est par là

manifeste que l'intercession des apôtres a seule préservé l'oratoire dans la dévastation de la ville[1]. »

1. Grégoire de Tours, liv. II, ch. VI. De tous les monuments relatifs à l'histoire des Francs au commencement du moyen âge, le plus important est à coup sûr l'*Histoire ecclésiastique des Francs* de Grégoire de Tours, né en Auvergne le 30 novembre 539. — L'origine de Grégoire de Tours semblait le vouer à l'Église ; la famille de sa grand'mère Léocadie, l'une des plus considérables du Berry, avait donné au christianisme Vettius Epagatus, l'un des premiers et des plus illustres martyrs des Gaules ; son père Florentius et sa mère Armentaria descendaient l'un et l'autre de saint Grégoire, évêque de Langres ; il avait pour grand-oncle saint Nicet, évêque de Lyon, et pour oncle saint Gal, évêque de Clermont. En 573, pendant un voyage qu'il fit à la cour de Sighebert, roi d'Ostrasie, auquel appartenait l'Auvergne, Euphronius, évêque de Tours, vint à mourir ; et d'une voix unanime le clergé et le peuple élurent à sa place Grégoire, absent et âgé seulement de 34 ans. Des députés partirent aussitôt pour aller solliciter du roi Sighebert la confirmation de ce choix. Grégoire hésita, mais Sighebert et la reine Brunehaut joignirent leurs sollicitations à celles des députés ; il accepta, fut sacré par Ægidius (Gilles), évêque de Reims, le 22 août 573, et partit aussitôt pour son évêché. Il obtint constamment, dans le cours de son épiscopat, l'affection du peuple de Tours et la considération des rois barbares. Il fut vénéré comme un des plus savants évêques et admiré comme une des lumières de l'Église ; le 17 novembre 593, l'évêque de Tours mourut, à 54 ans, après vingt ans et quelques mois d'épiscopat, et fut élevé au nombre des saints. Il laissait, en mourant, de nombreux ouvrages dont il avait pris soin de dresser lui-même la liste, et qui, à l'exception de quatre, sont parvenus jusqu'à nous ; en voici la liste et le sujet :

1° L'*Histoire ecclésiastique des Francs ;*

2° Un traité *de la Gloire des martyrs*, recueil de lé-

§ 4. — SIÈGE D'ORLÉANS PAR LES HUNS. RÔLE DE SAINT AIGNAN, ÉVÊQUE DE LA VILLE.

« Cependant Attila, ayant quitté les murs de Metz, et ravageant les cités des Gaules, vint assiéger Orléans et tâcha de s'en emparer en ébranlant ses murs par le choc violent des béliers. Vers ce temps, cette ville avait pour évêque le bienheureux Aignan, homme d'une éminente sagesse et d'une louable

gendes en cent sept chapitres, consacré au récit des miracles des martyrs ;

3° Un traité *des Miracles de saint Julien*, martyr à Brioude en Auvergne, en cinquante chapitres ;

4° Un traité *de la Gloire des confesseurs*, en cent douze chapitres ;

5° Un traité *des Miracles de saint Martin de Tours*, en quatre livres ;

6° Un recueil intitulé *Vies des Pères*, en vingt chapitres, et qui contient l'histoire de vingt-deux saints ou saintes de l'Église des Gaules ;

7° Un traité *des Miracles de saint André*, sur l'authenticité duquel on a élevé quelques doutes.

Les ouvrages perdus sont :

1° Un *Commentaire sur les Psaumes ;*

2° Un traité *sur les Offices de l'Église ;*

3° Une préface que Grégoire de Tours avait mise en tête d'un *Traité des messes* de Sidoine Apollinaire ;

4° Une traduction latine du martyre des sept Dormants.

De tous ces ouvrages, l'*Histoire ecclésiastique des Francs* est le seul qui ait pour nous une importance ; ce fut le dernier travail de l'auteur ; son récit s'étend jusqu'en 591, époque voisine de sa mort. Elle est divisée en dix livres. Le premier est un résumé absurde et confus de l'histoire ancienne et universelle du monde ; ce

sainteté, et, comme les assiégés demandaient à grands cris à leur pontife ce qu'ils avaient à faire, celui-ci, mettant sa confiance en Dieu, les engagea à se prosterner tous pour prier et implorer avec larmes le secours du Seigneur, toujours présent dans les calamités. Il célébra en outre des processions sur les murailles[1]. Les assiégés se mirent donc à prier, selon son conseil, et le pontife leur dit : « Regardez du « haut du rempart de la ville si la miséricorde de Dieu

livre finit à la mort de saint Martin de Tours, en 397. Le second livre s'étend de la mort de saint Martin à celle de Clovis Ier, c'est-à-dire de l'an 397 à l'an 511 ; le troisième, de la mort de Clovis Ier à celle de Théodebert Ier, roi d'Ostrasie, de l'an 511 à l'an 547; le quatrième, de la mort de Théodebert Ier à celle de Sighebert Ier, roi d'Ostrasie, de l'an 547 à l'an 575 ; le cinquième comprend les cinq premières années du règne de Childebert II, roi d'Ostrasie, de l'an 575 à l'an 580. Le sixième finit à la mort de Chilpéric, en 584. Le septième est consacré à l'année 585. Le huitième commence au voyage que fit le roi Gontran à Orléans, au mois de juillet 585, et finit à la mort de Leuvigild, roi d'Espagne, en 586. Le neuvième s'étend de l'an 587 à l'an 589. Le dixième enfin s'arrête à la mort de saint Yrieix, abbé en Limousin, c'est-à-dire au mois d'août 591. L'ouvrage entier comprend ainsi, à partir de la mort de saint Martin, un espace de soixante-quatorze ans ; les cinquante-deux dernières années sont celles auxquelles saint Grégoire avait assisté.

1. Avant d'arriver sous les murs d'Orléans, on sait qu'Attila avait été détourné d'entrer à Paris et à Troyes par les prières de sainte Geneviève et de saint Loup. Voir, dans le volume précédent de notre collection : *la Gaule chrétienne*, les incidents relatifs à cette partie de l'invasion d'Attila.



« vient à notre secours; » car il espérait, par la miséricorde divine, voir arriver Aétius, que dans sa prévoyance de l'avenir il était allé trouver dans Arles. Mais, regardant du haut des murs, ils n'aperçurent personne. L'évêque leur dit encore : « Priez avec zèle, « car le Seigneur vous délivrera aujourd'hui. » Ils se mirent à prier, et le saint ajouta : « Regardez de « nouveau. » Mais, ayant regardé, ils ne virent personne qui leur apportât du secours. Le bienheureux Aignan reprit pour la troisième fois : « Si vous le « suppliez sincèrement, Dieu va vous secourir. » Et ils imploraient la miséricorde divine avec larmes et gémissements. Leur prière finie, ils vont, par l'ordre du vieillard, regarder pour la troisième fois du haut du rempart, et ils aperçoivent de loin comme une nuée s'élevant de terre. Ils l'annoncent au pontife, qui leur dit : « C'est le secours du Seigneur. » Cependant les remparts, ébranlés déjà sous les coups du bélier, allaient s'écrouler, lorsque voici Aétius qui arrive, et Théodoric, roi des Goths, ainsi que Thorismund son fils, qui accourent vers la ville à la tête de leurs armées, renversant et rejetant l'ennemi. La ville fut ainsi délivrée par l'intercession du saint évêque. Mis en fuite, Attila se jette dans les plaines de Méry [1] et s'y dispose au combat. Les nôtres, à cette nouvelle, se préparent à le combattre avec courage [2]. »

1. *Mauriciacus,* Méry-sur-Seine. Le centre du champ de bataille paraît avoir été Pouan, nom de localité dont on peut attribuer l'étymologie à la pourriture des cadavres.

2. Grégoire de Tours, liv. II, c. vii.

§ 5. — APRÈS LA LEVÉE DU SIÈGE D'ORLÉANS, ATTILA RECULE ET LIVRE BATAILLE DANS LA PLAINE DE CHALONS.

« Du côté des Romains, la prévoyante activité du patrice Aétius, sur qui s'appuyait alors l'empire d'Occident, fut telle, qu'ayant rassemblé des guerriers de toutes parts, il s'avança contre l'armée innombrable et féroce des Huns avec des forces qui ne leur étaient pas inférieures. Aux Romains en effet s'étaient joints des Francs, des Sarmates, des Armoricains, des Létiens, des Burgondes, des Saxons, des Ripuaires, des Ibrions, autrefois soldats de l'empire, mais alors appelés seulement comme auxiliaires, et quelques autres nations celtiques ou germaniques. On se rassembla dans les champs Catalauniques (environs de Châlons), appelés aussi champs Mauriciens. Cette plaine mesure cent lieues gauloises en longueur et soixante-dix en largeur. La lieue gauloise se compose de quinze cents pas. Ce coin du monde fut donc l'arène de peuples innombrables. Les deux armées, pleines de courage, sont en présence. On dédaigne l'emploi de la ruse, on ne fait appel qu'à la force ouverte. Où trouver la cause vraie de cet immense égorgement? Quelles haines ont pu porter tant de nations à s'armer ainsi les unes contre les autres? Il a été prouvé que l'espèce humaine ne vivait que pour ses rois, le jour où la colère insensée d'un seul homme livra tant de nations au carnage, et où la fantaisie orgueilleuse d'un monarque détruisit en un instant ce que la nature avait mis tant de siècles à produire.

« Mais, avant de rendre compte de la bataille même, il nous semble nécessaire d'indiquer les mouvements qui eurent lieu dans l'une et l'autre armée. Car autant cette bataille est mémorable, autant pendant l'action les accidents furent nombreux et les chances diverses. Sangiban, roi des Alains, redoutant les résultats de la guerre, promet à Attila de passer de son côté. Dès que Théodoric et Aétius ont connaissance de ce projet, ils le placent, lui et son armée, au milieu de leurs auxiliaires. La gravité de cet événement fit une impression profonde sur le roi des Huns. Se défiant de ses troupes, n'osant engager l'action et roulant dans son esprit des projets de fuite, extrémité plus funeste que la mort, il résolut de consulter ses devins pour connaître l'avenir.

« Ceux-ci, après avoir interrogé, selon la coutume, les entrailles des victimes et les veines qui se montrent sur les os mis à nu, présagent aux Huns des événements malheureux ; cependant ils adoucissent un peu l'amertume de leurs prédictions en annonçant la mort du chef suprême des ennemis, qui ne pourraient jouir d'un triomphe attristé par cette perte. Attila, pensant qu'il n'achèterait pas trop cher, même par sa défaite, la mort d'Aétius, qui entravait tous ses mouvements, préoccupé d'ailleurs de cette prédiction et habitué à prendre conseil dans les affaires de la guerre, engagea le combat en tremblant vers la neuvième heure du jour, afin que, s'il était obligé de céder le terrain, sa retraite fût protégée par les ténèbres de la nuit. Ainsi que nous

Armes et bijoux trouvés à proximité du champ de bataille d'Attila, d'après les planches de M. Peigné-Delacourt. (Voir la note p. 133.)

l'avons dit, les deux armées se trouvaient en présence dans les champs Catalauniques.

« Sur un point incliné du champ de bataille se trouvait une ondulation de terrain qui s'élevait en forme de colline. Chacune des deux armées désirait s'en emparer, parce que cette position devait donner un grand avantage à qui l'occuperait. Les Huns et leurs alliés occupèrent le côté droit de cette colline, les Romains, les Visigoths et leurs auxiliaires le côté gauche. Le point culminant ne fut pas tout d'abord occupé. Théodoric et ses Visigoths formaient l'aile droite; Aétius, la gauche, avec les Romains. Sangiban, dont nous avons parlé plus haut, était au centre, avec ses Alains; mais, par une précaution bien justifiée, Aétius et Théodoric l'avaient entouré de troupes d'une fidélité éprouvée; car la nécessité de combattre est facilement acceptée par celui qui ne peut prendre la fuite. L'armée des Huns fut, au contraire, disposée tout autrement : Attila occupa le centre avec les plus vaillants guerriers de sa nation; en prenant cette disposition, le roi des Huns songeait surtout à lui-même; car, placé ainsi au milieu de l'élite des siens, il était à l'abri des dangers qui le menaçaient. Les deux ailes de son armée étaient formées par les nombreux peuples qu'il avait soumis à sa domination. Parmi ceux-ci, on remarquait l'armée des Ostrogoths, commandée par Walamir, Théodomir et Widemir, trois frères qui surpassaient en noblesse le roi aux ordres duquel ils obéissaient alors, parce qu'ils étaient de l'illustre race des Amales. On y voyait aussi, à la tête d'un corps innombrable de Gépides, Ardaric, leur

roi, si brave, si illustre et si fidèle à Attila, qu'il était admis par ce dernier à ses conseils; sa sagacité était appréciée; aussi lui et Walamir, roi des Ostrogoths, étaient-ils, de tous les chefs soumis, ceux que le roi des Huns aimait le plus. Walamir était discret, persuasif et incapable de trahison; Ardaric était connu pour sa fidélité et pour sa raison. En combattant avec Attila contre les Visigoths, leurs congénères, ils justifiaient l'un et l'autre la confiance qu'avait placée en eux le chef suprême des Huns. La foule des autres rois, si l'on peut s'exprimer ainsi, et les chefs des différentes nations, semblables à des satellites, épiant les moindres mouvements d'Attila, venaient sur un signe de son regard se placer devant lui, et exécutaient silencieusement les ordres qu'ils avaient reçus de lui. Cependant Attila, le roi de tous ces rois, veillait sur tous et pour tous. On combattit donc d'abord pour occuper la position avantageuse que nous avons indiquée : Attila lança l'élite des siens pour s'emparer du point culminant de la colline, mais il fut devancé par Thorismund et Aétius, qui, étant parvenus au sommet, repoussèrent facilement l'attaque des Huns.

« Alors Attila, voyant que ce premier échec avait jeté le trouble dans son armée, jugea convenable de la rassurer par ce discours : « Après avoir vaincu « tant de grandes nations, après avoir dompté le « monde, il serait hors de propos, je pense, de vous « stimuler par des paroles comme des guerriers « novices. Qu'un chef sans expérience emploie ces « moyens avec des soldats peu aguerris! Quant à moi,



« il ne m'est pas permis de rien dire ni à vous de rien
« écouter de vulgaire. Quelle fut jusqu'ici notre occu-
« pation, si ce n'est la guerre, et qu'y a-t-il de plus
« doux pour le brave que de se venger de sa propre
« main? Assouvir sa vengeance est le plus grand bien-
« fait de la nature. Marchons donc vivement à l'en-
« nemi; ce sont toujours les plus braves qui por-
« tent les premiers coups! Ce ramas confus de nations
« discordantes ne doit nous inspirer que du mépris;
« s'associer pour se défendre est le premier indice de
« la peur. Voyez, même avant l'attaque, la terreur les
« entraîne; elles s'emparent des hauteurs, cherchent
« les collines, et sur le champ de bataille deman-
« dent des remparts. Nous connaissons depuis long-
« temps le peu de poids des armes des Romains, qui
« succombent, je ne dis pas sous la première blessure,
« mais simplement sous la poussière. Tandis que sans
« ordre ils se serrent les uns contre les autres pour
« faire la tortue, combattez, vous, avec cette vaillance
« qui vous distingue, et, dédaignant leurs légions,
« tombez sur les Alains, fondez sur les Visigoths. Nos
« premiers coups doivent frapper ceux qui entretien-
« nent la guerre; les nerfs une fois coupés, les mem-
« bres s'affaissent, et le corps ne peut se soutenir
« quand on lui enlève les os. Haut les cœurs! Que votre
« fureur éclate! Huns, voici le moment d'apprêter vos
« armes, voici le moment de vous montrer résolus,
« soit que blessés vous demandiez la mort de votre
« ennemi, soit que sains et saufs vous soyez insa-
« tiables de carnage. Nuls traits ne frappent ceux
« qui doivent vivre, tandis que dans la paix les des-

« tins tranchent les jours de ceux qui doivent mourir. « Enfin, pourquoi la fortune aurait-elle assuré la vic- « toire des Huns sur tant de nations, si ce n'est pour « lui réserver les joies de cette bataille? Qui, enfin, a « ouvert le chemin des Palus-Méotides, fermé à nos « ancêtres pendant tant de siècles et ignoré d'eux? Qui « faisait fuir devant des hommes sans armes des peu- « ples armés? Non, cette multitude confuse ne pourra « même pas soutenir la vue des Huns. L'événement « ne me démentira pas : c'est ici le champ de ba- « taille que nous ont promis tous nos succès. Je lan- « cerai les premiers traits à l'ennemi. Que si quelqu'un « pouvait rester inactif pendant qu'Attila combattra, « celui-là est mort! » Enflammés par ces paroles, tous se précipitent au combat.

« Quelque formidable que fût la situation, la présence du roi enlevait toute hésitation. La lutte corps à corps s'engagea : bataille opiniâtre, furieuse, atroce, et comme on n'en vit jamais de pareille. De tels exploits y furent faits, à ce qu'on rapporte, que les braves qui se trouvèrent absents du théâtre de cette bataille ne purent rien voir de semblable durant leur vie; car, au dire des vieillards, un petit ruisseau qui coule au milieu de cette plaine dans un lit peu profond, grossi non par la pluie, comme cela lui arrivait souvent, mais par le sang versé, s'enfla tellement, qu'il devint un torrent impétueux qui roula du sang; de sorte que les blessés qu'une soif ardente amenait sur ses bords y puisèrent une eau chargée de débris humains, et, par une déplorable nécessité, souillèrent leurs lèvres du sang qui coulait des blessures.



§ 6. — MORT DU ROI DES VISIGOTHS, THÉODORIC.

« Pendant que le roi Théodoric parcourait son armée pour l'encourager, il fut désarçonné, foulé aux pieds par les siens et perdit ainsi la vie, dans un âge avancé. D'autres affirment qu'il tomba frappé d'un trait lancé par Andox, du côté des Ostrogoths, qui étaient sous les ordres d'Attila. Ce fut l'accomplissement de la prédiction faite à Attila par ses devins, bien que celui-ci pensât qu'elle visait Aétius. Alors les Visigoths, se séparant des Alains, se ruèrent sur les Huns, et Attila lui-même eût été égorgé, s'il n'eût pris prudemment la fuite, sans les attendre, et ne se fût enfermé avec les siens dans son camp, qu'il avait fortifié avec des chariots. Ce fut derrière ce frêle rempart que cherchèrent un refuge contre la mort ceux que naguère ne pouvaient arrêter les places les plus fortes. Thorismund, fils du roi Théodoric, et le même qui, de concert avec Aétius, s'était emparé de la colline et en avait chassé les Huns, trompé par les ténèbres de la nuit et pensant retourner au milieu des siens, vint donner contre les chariots des ennemis; tandis qu'il combattait vaillamment, il fut blessé à la tête et jeté à bas de son cheval; mais les siens, qui veillaient sur lui, le sauvèrent, et il put se retirer du combat. De son côté, Aétius, qui s'était également égaré dans la confusion de la nuit, errait au milieu des ennemis, tremblant qu'il ne fût arrivé malheur aux Goths; il retrouva enfin le camp des alliés et passa le reste de la nuit à veiller derrière un rempart de boucliers. Le

lendemain, au point du jour, voyant les champs couverts de cadavres et les Huns qui n'osaient sortir de leur camp, persuadés d'ailleurs qu'Attila avait dû éprouver de grandes pertes pour avoir abandonné ainsi le champ de bataille, Aétius et ses alliés ne doutèrent plus de leur victoire. Toutefois, malgré sa défaite, Attila n'avait point une contenance abattue; et, faisant sonner ses trompettes et résonner le cliquetis des armes, il menaçait de revenir à la charge. Tel un lion pressé par les chasseurs, adossé à sa caverne, n'ose pas s'élancer sur eux et pourtant ne cesse pas de jeter l'épouvante aux alentours par ses rugissements; tel ce roi belliqueux, tout assiégé qu'il était, faisait encore trembler ses vainqueurs. Aussi les Goths et les Romains tinrent conseil pour savoir ce qu'ils devaient faire d'Attila vaincu : on n'ignorait pas qu'il lui restait peu de vivres, et d'ailleurs ses archers, postés derrière les chariots, faisaient bonne garde; il fut convenu qu'on le lasserait en le tenant bloqué. On dit que, dans cette situation désespérée, Attila, toujours grand, malgré l'adversité, fit dresser un bûcher formé de selles de chevaux, prêt à se précipiter dans les flammes, si les ennemis forçaient ses retranchements, soit pour que nul ne pût se glorifier de l'avoir frappé, soit pour ne pas tomber lui, le maître des nations, au pouvoir de ses redoutables ennemis. »

§ 7. — THORISMUND PROCLAMÉ ROI DES VISIGOTHS.

« Pendant le répit que donna ce blocus, les Visigoths et les fils de Théodoric s'enquirent les uns de



leur roi, les autres de leur père, tous étonnés de son absence au milieu du bonheur qui leur était arrivé. Après l'avoir cherché pendant longtemps, selon la coutume des braves, ils le trouvèrent enfin sous un monceau de cadavres, et, ayant chanté ses louanges, ils l'enlevèrent sous les yeux des ennemis. On put voir des bandes de Goths, aux voix rudes et discordantes, s'occuper des soins pieux des funérailles au milieu des fureurs d'une lutte toujours menaçante. Les larmes coulaient, mais c'étaient de celles que les braves ont coutume de répandre. La perte était pour nous, mais la présence des Huns la rendait glorieuse; c'était, en effet, une assez grande humiliation pour leur orgueil de voir emporter avec ses insignes le corps d'un si grand roi. Devant ce corps, les Goths, au bruit des armes, proclamèrent roi le brave Thorismund, qui acheva les obsèques de son père comme il convenait à un fils. Après cela, Thorismund, emporté par l'impétuosité de son courage et par la douleur de sa perte, brûlait de venger son père sur ce qui restait de Huns. Il consulta sur ce point le patrice Aétius, à cause de son âge et de sa prudence consommée; mais celui-ci, craignant que, une fois les Huns écrasés, les Visigoths ne tournassent leurs forces contre l'empire romain, le décida par ses conseils à retourner dans sa capitale et à occuper le trône que son père lui avait laissé, de peur que ses frères, s'emparant du trésor royal, ne se rendissent maîtres du royaume des Visigoths, ce qui engendrerait une guerre sérieuse et peut-être malheureuse. Thorismund, ne se doutant pas de la duplicité de ce con-

seil, mais y voyant plutôt une grande sollicitude pour ses intérêts, laissa là les Huns et rentra dans ses États. C'est ainsi que la fragilité humaine, en s'abandonnant aux soupçons, perd l'occasion de faire de grandes choses. On rapporte que dans cette mémorable bataille entre les plus vaillantes nations, il périt de part et d'autre cent soixante-deux mille hommes; sans compter quinze mille Gépides et Francs, qui, avant l'action principale, tombèrent des coups qu'ils se portèrent dans une rencontre nocturne, les Francs combattant pour les Romains et les Gépides pour les Huns. A la nouvelle du départ des Visigoths, Attila, comme cela arrive souvent dans les événements imprévus, sentit redoubler sa défiance. Il pensait que ses ennemis lui tendaient un piége, et il se tint longtemps enfermé dans son camp; à la fin, détrompé par le long silence qui suivit ce départ, son courage se releva jusqu'à s'attribuer la victoire; il fit éclater sa joie, et ses idées se reportèrent aux anciennes prédictions [1]. »

« Ce sauvage et féroce Attila, avec une haute clairvoyance, crut devoir se reposer sur la garantie de l'illustre saint Loup pour sa propre sauvegarde et le salut de son armée. Il ordonna à l'évêque de venir avec lui, jusqu'à ce que l'on vît les flots du Rhin, et lui promit qu'on le renverrait alors dans ses foyers. Quand on est arrivé à ce point, on offre à l'évêque de s'en retourner; loin de lui refuser le retour, on

1. Jornandès, ch. XXXVI.



lui montre la route, le roi des Huns le supplie même de prier pour lui [1]. »

Les chroniques s'accordent pour rapporter à ce moment les paroles probablement légendaires et si connues du roi des Huns, adressées au saint évêque : « Je suis le fléau de Dieu » (Ego sum flagitium Dei), *à quoi saint Loup aurait répondu :* « Quel mortel pourrait résister au fléau de Dieu? » (Quis est mortalium qui Dei flagitio resisteret?)

« Quant à Thorismund, qui venait d'être élevé à la dignité royale sur les champs Catalauniques, témoins de son courage, il fit son entrée à Toulouse, et là, au milieu des témoignages de joie de ses frères et des grands de la nation, il fit d'abord preuve de tant de modération, que personne ne lui contesta la succession de son père [2]. »

§ 8. — RETRAITE D'ATTILA [3]. — MORT DE THORISMUND.

« Attila était rentré dans ses foyers ; mais, éprouvant comme des remords de son inaction et ne pouvant vivre sans combattre, il envoya des députés à Marcien, empereur d'Orient, pour lui signifier que, puisqu'il ne lui payait pas le tribut que lui avait autre-

1. *Vie de saint Loup.*
2. Jornandès, ch. XXXVI sqq.
3. On sait qu'après l'insuccès de son expédition en Gaule, Attila fondit sur l'Italie, saccagea Aquilée, prit Milan et voulait marcher sur Rome, quand il fut détourné de ce projet par la célèbre intercession du pape saint Léon.

fois promis l'empereur Théodose, il allait ravager ses provinces et reparaître plus terrible que jamais au milieu de ses ennemis. Malgré cela, suivant son habileté et sa finesse ordinaires, après avoir menacé un point, il porta ses armes sur un autre, et, n'écoutant que son ressentiment, il se tourna contre les Visigoths. Mais il n'eut pas avec eux le même succès qu'avec les Romains. Accourant, en effet, par une route différente de la première, il voulait réduire sous son obéissance les Alains, établis au delà de la Loire, afin que, leur défaite changeant la face de la guerre, il apparût plus terrible que jamais. Ayant donc quitté la Dacie et la Pannonie, provinces alors occupées par les Huns et par diverses nations qui leur étaient soumises, Attila s'avança contre les Alains. Mais Thorismund, roi des Visigoths, découvrit le stratagème du roi des Huns avec autant de finesse que celui-ci avait mis d'habileté à l'imaginer. Il accourut prestement avant lui chez les Alains, et, quand survint Attila, il marcha à sa rencontre. L'action s'étant engagée, Thorismund, comme dans les Champs catalauniques, lui ôta tout espoir de vaincre. Attila, battu et mis en déroute complète, dut abandonner la Gaule et retourner en son pays. Ainsi ce fameux Attila, qui tant de fois avait maîtrisé la victoire, au lieu de réparer l'échec que lui avaient déjà infligé les Visigoths et de se laver de la honte d'une première défaite, en essuya une nouvelle et dut s'enfuir ignominieusement.

« Quant à Thorismund, après avoir délivré les Alains des hordes des Huns, il rentra à Toulouse, sans que les siens eussent éprouvé des pertes sérieuses. Là, il

vivait au milieu des siens et au sein de la paix qu'il avait rétablie, quand la troisième année de son règne, étant tombé malade et s'étant fait soigner, il fut assassiné par son client Ascolcruxis, qui lui dénonçait des ennemis après lui avoir soustrait ses armes. Toutefois, de la main restée libre, Thorismund, saisissant un escabeau, vengea son sang en assommant quelques conspirateurs [1]. »

§ 9. — LE ROI EURIC. — APOGÉE DE LA DOMINATION DES VISIGOTHS (466-484).

Euric, assassin de son frère Théodoric II, successeur de Thorismund, cherche à accomplir le rêve d'Ataulf; il faut que tout ce qui était Romanie devienne Gothie. Il chasse entièrement les Romains de l'Espagne; il bat les Bretons, étend sa domination au delà de la Loire et jusque sur les bords du Rhône par des traités avec les Francs et les Burgondes. Sa capitale, Toulouse, devient le centre du monde barbare. Le poète-évêque Sidoine Apollinaire décrit ainsi les effets de sa puissance :

« Déjà, depuis plus de deux mois, la lune me voit en instance dans ces lieux; je n'ai paru qu'une fois aux regards du maître; car il n'a guère de loisirs pour moi; le monde subjugué lui demande ses ordres. Ici, nous voyons le Saxon aux yeux bleus, intrépide sur les flots, mal à l'aise sur la terre. Le rasoir mord en plein sur son crâne et taille de larges

1. Jornandès, c. XXXVI à XLIII.

golfes dans sa chevelure coupée ras. Sa tête semble diminuer, et son visage paraît plus grand. Ici, le vieux Sicambre, tondu après sa défaite, laisse croître de nouveau ses cheveux. Ici se promène l'Hérule aux joues verdâtres, presque de la teinte de l'Océan, dont il habite les derniers golfes. Ici, le Burgonde, haut de sept pieds, fléchit le genou et implore la paix. Ici, l'Ostrogoth réclame le patronage qui fait sa force et à l'aide duquel il fait trembler les Huns, humble d'un côté, fier de l'autre. Ici, toi-même, ô Romain, tu viens prier pour ta vie; et, quand le Nord menace de quelques troubles, tu sollicites le bras d'Euric contre les hordes de la Scythie; ainsi, par la présence de Mars qui règne sur ces bords, la Garonne puissante protège le Tibre affaibli. Le Parthe Arsace lui-même demande qu'il lui soit permis, en payant un tribut, de régner en paix dans son palais de Suse : car, sachant qu'il se fait de grands préparatifs de guerre sur le Bosphore, il n'espère pas que la Perse, consternée au seul bruit des armes, puisse être défendue sur les rives de l'Euphrate, et lui, qui se fait appeler le parent des astres, qui s'enorgueillit de sa fraternité avec Phébus, descend néanmoins aux prières et se montre simple mortel [1]. »

1. Sidoine Apollinaire, liv. VIII, lettre 9. — Caius Sollius Apollinarius Sidonius, né à Lyon vers 430, évêque de Clermont, mort en 488, un des personnages importants de l'Église au v[e] siècle, écrivain estimé de la décadence latine, a laissé des lettres et des poésies qui nous font vivre dans le monde gallo-romain, à l'époque de l'invasion des barbares.

§ 10. — RÉSUMÉ DU RÈGNE D'EURIC.

« Euric, roi des Visigoths, voyant chanceler l'empire romain, réduisit sous sa domination Arles et Marseille. Il s'engagea dans cette entreprise, gagné par les présents de Genséric, roi des Vandales, qui, pour se mettre lui-même à couvert des embûches que lui dressait Léon ou Zénon, porta par ses menées les Ostrogoths à ravager l'empire d'Orient, et les Visigoths celui d'Occident, afin que l'un et l'autre empire, ayant la guerre dans leur sein, ne pussent venir le troubler en Afrique. Euric s'empressa donc de le seconder; et, déjà maître de toute l'Espagne et d'une grande partie des Gaules, il soumit encore les Burgondes, et mourut à Arles, où il se tenait, la dix-neuvième année de son règne. Il eut pour successeur son fils Alaric, qui fut le neuvième roi des Visigoths depuis le grand Alaric : or on sait que ce que nous avons remarqué touchant Augustule [1] arriva pareillement pour Alaric [2] : souvent les empires finissent sous des princes du même nom que ceux qui les ont fondés [3]. »

1. Le dernier des empereurs romains, déposé par Odoacre, chef des Hérules.

2. L'empire des Visigoths devait être détruit sous Alaric, par Clovis, roi des Francs (507).

3. Jornandès, ch. XLVII.

DÉTAIL DE LA FIGURE DE LA PAGE 119

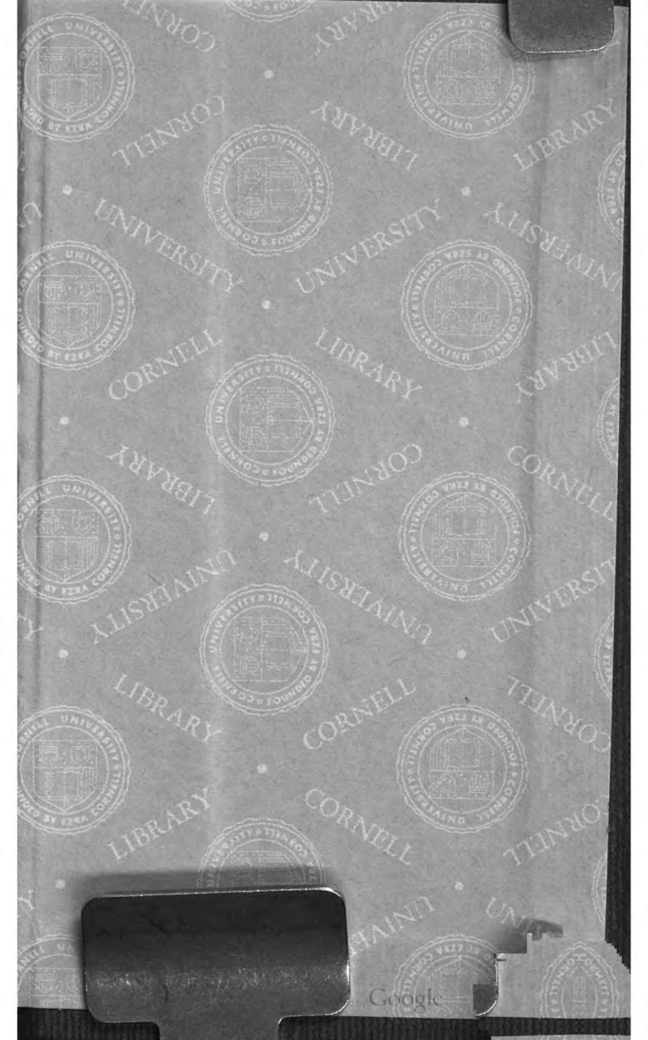
a, poignée de la grande épée, couverte de lames d'or; les ornements sont en verre cloisonné.
A, glaive de combat.
B, coutelas.
b, poignée du coutelas.
C, fermoirs de manteau militaire.
D, bague portant sur le chaton l'inscription Héva.
E, bracelet d'or.

Ces objets ont été découverts, en 1842, par un ouvrier occupé à xtraire de la pierre près de la commune de Pouan, arrondissement l'Arcis. L'endroit de la découverte peut fort bien avoir été compris ans l'espace où s'accomplit la bataille des Champs catalauniques, et il est ort probable que les ossements, les armes et les ornements sont ceux 'un chef de cette époque. Mais c'est s'avancer beaucoup que de les ttribuer au roi Théodoric.

TABLE DES MATIÈRES

FIN.

Coulommiers. — Typogr. Paul BRODARD.


CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY

